

l'actualité

l'actualité

POITOU-CHARENTES

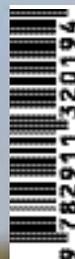
■ AVRIL ■ MAI ■ JUIN ■ 2012 ■ N° 96 ■ 5,5 € ■



LA CHIMIE VERTE

**POITOU-CHARENTES / VIETNAM
LE BAUDET ET LE DRAGON**

**ATTILA ET LES HUNS
LA HANTISE DE L'AUTRE**



9 782911 320194

PRINTEMPS: Celles sur Belle



DIFFICILE POUR CERTAINS DE RÉSISTER
À LA CONFITURE DE VIEUX GARÇON

Glen Baxter 2012

sommaire

4 RECHERCHE, CULTURE, ROUTES, SAVEURS

12 SARAH GLIDEN, L'ART ENGAGEMENT

À Angoulême, la Maison des auteurs accueille Sarah Glidden, adepte de la bande dessinée de témoignage et de reportage.

14 ATTILA, LA HANTISE DE L'AUTRE

Edina Bozóky, médiéviste de l'Université de Poitiers, met en lumière la «vérité» historique et la légende dans la représentation du roi des Huns.

16 UNE CHIMIE DOUBLEMENT VERTE

Si les Américains ont créé très tôt un Institut international de la chimie verte, les chercheurs de l'Université de Poitiers ont été des pionniers en ce domaine, comme le raconte Joël Barrault.

22 LE TRAVAIL, OBJET LITTÉRAIRE

Le 3^e festival Filmer le travail n'a pas uniquement mis les images à l'honneur. Les mots aussi. Pour comprendre comment les auteurs écrivent, décrivent, romancent leur travail et/ou celui des autres.

24 L'ÂPRE GOÛT DU MONDE

Croquis-Démolition de Patricia Cottron-Daubigné est un texte en cadences mécaniques, un texte de combat, délicat et sonore. Par Myriam Marrache-Gourraud.

26 LE BAUDET ET LE DRAGON

Depuis la fin des années 1990, la Région Poitou-Charentes et le Vietnam entretiennent de fécondes relations culturelles.

32 DANS LE DIALOGUE DES CIVILISATIONS

Paul Fromont, ancien vice-président de la Région Poitou-Charentes, est l'un des principaux artisans des relations avec le Vietnam.

33 PASSEURS DE SAVOIR

Les Universités de Poitiers et La Rochelle conduisent des programmes de coopération avec le Vietnam, de la formation des ingénieurs au développement de l'écotourisme.

35 VINGT ANS DE COOPÉRATION AVEC LE VIETNAM

Depuis 1992, Françoise Lapière, neurochirurgienne au CHU de Poitiers, effectue deux à trois missions par an au Vietnam.

36 LES ETHNIES MINORITAIRES DU VIETNAM

Sébastien Laval a entrepris de photographier les cinquante-trois ethnies minoritaires du Vietnam. Récit d'une découverte.

42 ÉDOUARD ANDRÉ, JARDINS POUR POITIERS

Retour sur la création, en 1893-1894, du jardin baptisé square de la République l'année suivante. De renommée internationale, son architecte paysagiste avait déjà donné un projet pour le jardin anglais de Blossac.

45 UN JARDIN CENTENAIRE

À Poitiers, dans le jardin de l'hypogée des Dunes une souscription a permis d'ériger en 1912 un monument à la mémoire du Père de la Croix, grand archéologue.

46 LE PATRIMOINE REDESSINÉ

Le Conseil général de la Charente a fait appel à la créativité des auteurs de bande dessinée pour évoquer les sites archéologiques et historiques.

48 CULTURE SCIENTIFIQUE

édito

Mettre les choses à l'épreuve du temps, cela pourrait passer pour un obstacle là où le temps peut s'avérer un révélateur. Cette édition le démontre à travers ses dossiers. Quand les chercheurs de Poitiers ont commencé dans les années 1980 à travailler sur la «chimie verte», qui n'était même pas nommée comme telle à l'époque, ils faisaient figure de pionniers dans un domaine quasi inexistant pour la société. Le temps a fait son œuvre. Il permet à la démarche scientifique de mûrir mais aussi de s'inscrire dans un enjeu de société qui devient patent.

Depuis bientôt vingt ans, la Région Poitou-Charentes entretient des relations culturelles et universitaires avec le Vietnam. C'est la constance qui a permis d'instaurer des relations de travail et d'amitié très solides. Condition indispensable pour construire des projets durables où chacun y trouve son compte. Ce dossier est aussi l'occasion de mettre en vedette le projet photographique de Sébastien Laval sur les minorités ethniques du Vietnam.

Le temps fait aussi évoluer les regards. C'est évident lorsque l'on mesure l'impact du festival Filmer le travail qui, cette année grâce à l'apport des écrivains, a fait du travail un objet littéraire. Au-delà des stéréotypes, il est nécessaire de renouveler notre façon de questionner les problèmes, afin de parvenir à des propositions collectives en profondeur.

Les événements passent, les écrits restent.

Didier Moreau

En couverture : photographie de Marc Deneyer.

l'actualité

POITOU-CHARENTES

L'Actualité scientifique, technique, économique Poitou-Charentes est éditée par l'Espace Mendès France avec le soutien du Conseil Régional de Poitou-Charentes et avec le concours du CNRS, de l'ENSMA, de l'Université de Poitiers, du Grand Poitiers, du CHU de Poitiers.

1, place de la Cathédrale 86000 Poitiers Tél. 05 49 50 33 00

Internet : <http://actualite-poitou-charentes.info>

E.mail : jl.terrabillos@emf.ccsti.eu

Rédaction – Diffusion : 05 49 51 56 00 ■ Abonnements : voir p. 50 ■ Directeur de la publication : Mario Cottron

Directeur délégué : Didier Moreau ■ Rédacteur en chef : Jean-Luc Terrabillos ■ Fondateurs : Christian Brochet, Claude Fouchier, Jean-Pierre Michel

CPPAP 1114 G 89186 ■ ISSN 1761-9971 ■ Dépôt légal 2^e trimestre 2012

Conception – Réalisation : Agence de presse AV Communication - Claude Fouchier

Graphiste : Fred Briand - Poitiers ■ Imprimerie Sopan-Vieira - Angoulême.



À l'école de la démocratie et du progrès

Entre 1831 et 1991, 160 promotions d'hommes, souvent d'origine modeste, ont acquis à l'école normale de la Vienne connaissances et sens de la découverte. Au fil du livre d'André Sapin qui en fait l'histoire, l'école normale s'affirme face à une administration d'État ou aux notables. L'intérêt de ce livre est de montrer comment le «progrès» s'est manifesté au sein d'activités nouvelles dans la formation des instituteurs reliant ainsi la société paysanne au monde en émergence.

1792-1831 : NAISSANCE D'UN SYSTÈME UNIFIÉ D'INSTRUCTION. À la veille de la Révolution, le diocèse avait mis en place des écoles gratuites pour les garçons à Poitiers. Condorcet¹, lors d'un discours à l'Assemblée nationale en avril 1792, fonde le système moderne : une école gratuite, étagée en apprentissages successifs. L'enjeu, c'est la transformation républicaine. Napoléon se décharge de l'école primaire sur les communes mais développe l'idée d'un corps d'enseignement. La question devient celle de l'État. La Restauration met en place des commissions locales qui déterminent si les enseignants ont le brevet de capacité. Elles seront décisives pour le succès des écoles normales. Car le comportement le plus apprécié chez un maître d'école, nous indique André Sapin, c'est son attitude soumise aux autorités. L'évêque de la Vienne demande ainsi à ses curés de se ren-

seigner sur les candidats instituteurs. Les autorités civiles pensent de la même façon. Les pouvoirs ont bien vu l'influence sur les valeurs et les opinions que l'école recèle. Avant la loi Guizot de 1833 qui généralise les écoles normales, un établissement avait déjà vu le jour dans la Vienne. Le premier directeur, déconsidéré auprès du préfet, est remplacé par un instituteur exerçant à Melle depuis 1807, Jean Baptiste Maynard. À partir du 12 décembre 1832, celui-ci enseigne à l'école communale le jour et fait, le soir, son «premier cours normal» aux élèves instituteurs. La formation de cette promotion n'a duré que quatre mois !

LA FORMATION LENTE D'UN GROUPE PROFESSIONNEL. Très vite, elle passe à deux ans et se fait en journée, en pensionnat. L'éducation est faite d'enseignements nouveaux enracinés dans la vie courante. On distribue des rudiments de notions d'arpentage, d'agriculture en plus des cours d'écriture et de sciences. Mais la seule liberté du directeur c'est de construire programmes et contenus. Pour le reste, il expertise aussi des documents pour l'administration, conseille sur l'achat de matériel et de fournitures, participe à des jurys de recrutement administratif ou encore fait copier par ses élèves maîtres des documents à dupliquer pour les territoires ou administrations concernées. Ils sont même recrutés par la commune pour l'organisation des élections de 1848. L'école normale se fond ainsi dans le tra-

vail quotidien d'un État en construction. L'encadrement est aussi celui des notables, des curés ou de l'évêque. L'école doit obtenir la validation de sa formation par les commissions de notables définies sous la Restauration, qui disent si les élèves maîtres correspondent à l'idée qu'ils se font d'un éducateur. Les locaux, le matériel restent un problème central, dans une administration qui limite les dépenses notamment les investissements. La lutte, difficile, pour les soutiens financiers implique une forte conformité sociale.

1884 : L'ÉCOLE NORMALE AU CŒUR DE LA NATION. Jules Ferry parachève le système éducatif en rendant l'école obligatoire et gratuite, et laïcise le personnel des écoles primaires, retirant son influence à l'Église. Un tournant que la préparation à la guerre va confirmer. Le nouveau manuel d'histoire de Lavisse souligne l'histoire militaire, tandis que gymnastique et exercice de tir apportent une nouvelle couleur aux enseignements. Après 1918, de nombreux clubs de sport se développeront dans les communes à la suite de cet apprentissage. Depuis 1912, les élèves maîtres participent aussi à l'encadrement d'activités périscolaires. L'implication continue des instituteurs dans la vie rurale en fait des relais essentiels de l'administration, notamment pour le fonctionnement des mairies, dont ils sont souvent les secrétaires, du fait de leur aptitude à l'écriture, aux mathématiques ou à l'agriculture.

Cette histoire, André Sapin l'illustre encore au travers d'une analyse des origines sociales des différentes promotions. Il décrit les emplois du temps et les activités diverses, Père 100 en tête, qui rythmaient la vie de l'école. Le tableau terriblement vivant qu'il nous livre de ces mutations est composé d'une suite de récits simples et faciles à suivre. On comprendra la nostalgie un peu désuète qui anime nos «hussards noirs» face à ces temps hardis et clairs, où le progrès s'incarnait si bien dans ces animateurs, dont la plupart venaient du peuple lui-même. Une démocratie en acte, dont nous cherchons aujourd'hui difficilement la nouvelle recette.

Pierre Pérot

Élèves et maîtres. L'école normale d'instituteurs de Poitiers (1831-1991), d'André Sapin, «Archives de vie», Geste éditions, 388 p., 27 €

Le doyenné Saint-Hilaire, ancienne école normale d'instituteurs de Poitiers.



1. Condorcet, de E. et R. Badinter (Fayard, 1989) ; *Histoire de l'éducation populaire*, de Benigno Cacérès (Seuil, 1992) ; *Profession : instituteurs*, de Bertrand Geay (Seuil, 1999).

JEAN-PIERRE BODIN / CHRISTOPHE DEJOURS

Le travail rend-il malade ?

Que donne à comprendre les suicides qui ont eu lieu sur le lieu de travail ? Que veulent nous dire ces actes majeurs sur les personnes qui ont poussé de tels cris ? Pour Christophe Dejourns, titulaire de la chaire psychanalyse, santé, travail au Conservatoire national des arts et métiers, qui était à Chauvigny le 24 mars, ils mettent en évidence une aggravation des problèmes de santé mentale de nos concitoyens. Apparus dans le courant des années 1990, ces actes n'ont été repérés par personnes. Ces suicides sur le lieu de travail se sont ainsi multipliés en 2005, puis en 2009, avec la vague chez France télécom. C'est du côté de l'organisation du travail que Christophe Dejourns trouve les raisons de cette aggravation. Plus précisément dans l'évaluation individuelle des performances qui isole les salariés et transforme cette technique en menace directe

Du 7 au 28 juillet au Théâtre des Halles, au festival off d'Avignon.

sur le salarié, dans notre société de faible emploi. Elle installe la concurrence directe entre collègues, et nous pousse à des actes que nous désapprouvons. Les plus touchés ce sont ceux qui, finalement, étaient les plus impliqués dans leur emploi !

TRAGIQUE TRAVAIL. La venue de Christophe Dejourns à Chauvigny, c'est Jean-Pierre Bodin qui l'a suscité. On connaît le travail de ce metteur en scène et comédien sur ces questions. Il récidive, si l'on peut dire, avec son nouveau spectacle *Très nombreux, chacun seul*.

Un spectacle qui donne à comprendre ce que sont les nouvelles configurations de travail d'aujourd'hui, où les employeurs animent eux-mêmes les salariés en multipliant les jeux souvent idiots pour faire l'ambiance : « Amène la photo de ta femme... tu gagneras un porte-clés ! » Seul en scène, Jean-Pierre Bodin nous raconte la vie de ces salariés qui, à Châtelleraut, à Chauvigny, ou ailleurs, après une vie rythmée par les sirènes de l'usine, perdent pieds face aux restructurations engagées depuis dix ans. Ce fut le cas de Philippe Widdershoven, délégué CGT et directeur informatique des établissements Deshoulières de Chauvigny. La lettre trouvée au local syndical disait : « Cyrille et Gérard m'ont tué » [les prénoms du PDG et du directeur général engagés par le nouveau propriétaire pour couper dans les effectifs]. Comme le souligne Christophe Dejourns dans le spectacle : « Rien n'avait jusque-là

laissé penser que cet homme était fragile, bien au contraire. » Entrecoupé de vidéos d'Alexandrine Brisson, dont celles où l'on écoute le spécialiste du travail, citant aussi Sonya Faure, journaliste à *Libération*, le spectacle nous alerte sur cette solitude qui nous ronge et ses répercussions dans nos vies. Il rend compte avec mesure mais obstination de la désorganisation qui nous atteint et braque le projecteur sur l'institution totale qu'est devenue l'entreprise quand nous nous y soumettons si intensément que nous n'avons plus aucune liberté pour nous penser nous-mêmes, pour devenir des sujets au travail avant même d'être des citoyens. Un spectacle tranchant, mais pas triste, saisissant mais mobilisateur. **P. P.**

TRIBUNAL HESSEL

L'Institut international de recherche politique de civilisation a lancé, le 6 février 2012 à Poitiers, l'idée de créer un tribunal Hessel « contre la barbarie de l'économie », un tribunal d'opinion sur le mode du tribunal Russell créé pendant la guerre du Vietnam. « Ça suffit ! s'exclame Christovam Buarque, sénateur du Brésil. Des crimes contre l'humanité sont commis par la voracité et la cupidité des financiers. » Internet permet de mettre en œuvre à l'échelle planétaire ce projet d'ordre éthique, c'est-à-dire de lancer un « débat citoyen mondial ».

ISABELLE POUHEY-SANCHOU IN MEMORIAM

Après des mois de lutte contre le cancer, Isabelle Pouey-Sanchou est décédée le 17 mars 2012 à Sainte-Soulle, à l'âge de 54 ans. Journaliste à *Sud-Ouest*, elle excellait dans les faits divers comme le souligne son collègue de La Rochelle, Thomas Brosset : « En s'occupant de l'actualité chaude et douloureuse, elle avait choisi le plus dur du métier. Le plus exaltant mais le plus dur. Et elle-même ne sortait jamais intacte des sujets qu'elle traitait. Son empathie pour les victimes la rendait lourde de la souffrance des autres. » Isabelle était l'épouse de Jean Roquecave, fidèle collaborateur de *L'Actualité*, la mère de deux enfants, Marianne et de Paul, jeune photographe (voir p. 7).



Vincent Arbellet

À Mireille Barriet

Le 16 janvier 2012, Mireille Barriet est venue, comme souvent, au pot de lancement de *L'Actualité Poitou-Charentes* afin de partager avec nous ce moment chaleureux. Personne n'imaginait que c'était sa dernière sortie publique. Après avoir lutté quelques semaines contre une terrible maladie, elle s'éteignait dans la nuit du 17 février à l'âge de 61 ans. Sous le mandat de Jacques Santrot, une grande partie de la politique culturelle de Poitiers a été portée par Mireille Barriet. Ancienne du PSU passée au PS, elle a été élue conseillère municipale en 1983, d'abord déléguée à la jeunesse puis adjointe à la culture de 1995 à 2008. Elle s'est battue pour la création du TAP, pour la consolidation de l'Espace Mendès

France et du Centre dramatique Poitou-Charentes, et pour des structures plus modestes comme les ateliers d'artistes et la galerie Louise-Michel, dernier projet de son mandat pour lequel elle manifestait régulièrement son attachement. Sans le savoir, cette latiniste apporta une contribution à l'histoire de nos origines. En effet, c'est Mireille Barriet qui a peaufiné le nom latin d'Abel : *Australopitecus bahrelghazali*, « l'homme de la rivière aux gazelles ». Elle découvrira plus tard, après la publication dans *Nature*, que cet hominidé découvert au Tchad par Michel Brunet venait tout chambouler... Nous lui dédions cette édition où s'est glissée au moins une expression latine et notre vivante reconnaissance. **J.-L. T.**

JEAN-FRANÇOIS MOUHOT
S'affranchir

«**C**omparer l'attitude des esclavagistes à notre propre attitude envers le pétrole est à la fois légitime et utile.» Aussi audacieuse qu'elle puisse paraître, telle est la thèse, délibérément provocatrice, qu'étaye l'historien Jean-François Mouhot dans son dernier ouvrage, *Des esclaves énergétiques, réflexions sur le changement climatique*.

Partant du postulat que notre société contemporaine entretient une relation de servitude avec les machines, ces «esclavages énergétiques» qui «font aujourd'hui notre lessive, cuisinent à notre place, nous transportent à l'autre bout du monde, nous divertissent, et font pour nous la majeure

partie des travaux pénibles nécessaires à notre survie ou à notre confort», Jean-François Mouhot établit, avec beaucoup de précautions, un parallèle très documenté entre l'immoralité des sociétés esclavagistes et le manque d'éthique de nos sociétés contemporaines : alors que les premières ont causé la souffrance d'une partie des hommes au profit d'une partie des autres, les secondes provoquent également aujourd'hui, certes de manière collatérale, et non directement comme c'était le cas lors de l'esclavage, de nombreux dégâts humains, politiques et écologiques. Car, comme il le rappelle et le souligne, notre système énergétique

engendre des pollutions, un réchauffement climatique et aussi des agressions (notamment dans le cas des politiques d'approvisionnement en pétrole, dans des pays comme l'Irak, la Birmanie ou l'Angola) dont les principales victimes vivent dans les pays du Sud, de la même manière que «les victimes de l'esclavage étaient de lointains inconnus pour la plupart des esclavagistes».

«**DÉCARBONER**» **NOS SOCIÉTÉS.** Troublante, sa démonstration a le mérite de «mettre en lumière notre attirance profondément humaine pour le confort et la facilité». Attitude «qui a entraîné (et continue d'entraîner) l'usage d'esclaves (réels ou virtuels)» et «permet d'expliquer en partie notre léthargie collective envers le changement climatique ainsi que notre résistance aux politiques visant à réduire notre dépendance à l'énergie bon marché». Voyant dans le changement climatique une occasion extraordinaire de faire évoluer nos modes de vie vers plus d'humanité «plutôt qu'un problème insoluble», Jean-François Mouhot en appelle à notre conscience : «Il est probable que la prochaine génération nous maudisse pour les dégâts irréparables que nous aurons causés à la planète. Sans aucun doute, diront-ils, c'était là un peuple de barbares.» Aussi faut-il au plus vite trouver les solutions collectives pour «décarboner» nos sociétés de la même manière que nos ancêtres ont su abolir l'esclavage. Car, si, comme le disait le Nègre de Surinam dans le conte philosophique, *Candide*, de Voltaire, «C'est à ce prix-là que vous mangez du sucre en Europe», aujourd'hui encore notre aveuglement moral porte de lourdes conséquences.

Aline Chambras

Trésor global,
 photo de Thierry
 Fontaine.
 Exposition
 multimediasite à
 Poitiers durant
 l'été 2012.



POSITIVE RIO TV

En 1992, Benoît Théau participait au sommet de la Terre, à Rio. Vingt ans après, il y retourne en juin avec un nouveau projet, Positive-Rio, que l'on peut suivre grâce à internet. L'objectif est de montrer des expériences réussies de développement durable et humain qui émergent un peu partout dans le monde, en particulier en France, au Brésil, à Djibouti, en Inde, au Mali, au Maroc. Des documentaires de 3 à 5 minutes sont en accès libre sur le portail internet et, durant le

sommet, un journal vidéo doit être diffusé chaque jour.

Le projet mobilise aussi des jeunes d'une douzaine de pays, comme force d'interpellation face aux responsables politiques et économiques.

D'autre part, en septembre 2012, l'université internationale de l'Institut international de recherche politique de civilisation présentera à Niort un bilan et des perspectives de Rio + 20.

www.positive-rio.tv

Des esclaves énergétiques, réflexions sur le changement climatique, de Jean-François Mouhot, Champ-Vallon, 2011, 154 p., 17 €

Jean-François Mouhot est chargé de recherche à l'Université de Georgetown (Washington) et à l'EHESS à Paris.

Il a publié chez Septentrion en 2009 *Les Réfugiés acadiens en France 1758-1785* (entretien publié dans *L'Actualité* n° 87, janvier 2010), en cours de réédition par les Presses universitaires de Rennes.

DENIS MONTEBELLO

La vérité en ciment

Giulio Montebello est au cœur de ce récit de son petit-fils, Denis, qui va chercher les mots et les saveurs de l'enfance dans la forêt des Vosges où ils marchaient «tous les deux comme trois frères». Un grand-père cimentier-carreleur, venu du Piémont, qui troqua son prénom italien pour celui de Jules.

L'Actualité. – Est-ce une archéologie de la famille, avec pour dépôts sédimentaires des mots ?

Denis Montebello. – Archéologie, c'est le mot, une trace parmi d'autres, par exemple les cyclamens de Naples qui fleurissent à l'orée de l'automne et au début de ce livre. Je ne les cueille pas, je les regarde comme autant de symptômes ; je les lis, ce qui est une autre façon de cueillir ; j'accueille la merveille. Mais c'est aussi mettre ses pas dans des vestiges, ses mots. *Inventer*, comme on dit de l'archéologue qui découvre (par hasard, par le truchement de l'agriculteur qui retournait au même moment la terre) le cratère de Vix. Moi aussi j'*invente* : je découvre, non pas des secrets de famille (ils sont trop bien cachés), mais que la mémoire travaille. Que c'est elle qui écrit cette «belle page de terre», pour citer un archéologue de mes amis citant Bernard Noël. Je découvre aussi ce que les archéologues appellent *matière noire*, par quoi ils désignent ces âges obscurs d'avant l'histoire ; et tout ce qui échappe à l'histoire. La *matière noire*, pour moi, c'est la mélancolie, celle

de mon grand-père Giulio. J'en cherche la cause. Et la seule certitude que je retire de cette enquête où les indices sont tellement rares, tellement difficiles à interpréter, c'est que cette mélancolie fait partie de mon héritage, que c'est ce que cet homme des bois, ce que *l'ours* (comme on le surnommait gentiment dans la famille) m'a transmis.

Les textes pivotent sur des expressions populaires ou venant d'autres langues. Est-ce parce que ça sonne bien ?

Je ne sais pas si ça sonne bien, mais ça résonne. Longtemps après. C'est comme une rumeur qui nous parvient de ces âges, comme si le français était travaillé par d'autres langues, par la langue de l'autre, celle qu'on n'a jamais apprise et qu'on n'en finit pas de traduire. Cette langue, c'est moins l'italien que le piémontais, ce *bel parlé* que Dante excluait justement de la famille, parce que trop proche de celles *d'oltralpe*. L'italien, mon grand-père l'avait appris à l'école, et il ne le parlait jamais. Qu'à sa mère quand il lui écrivait de France. Voilà le lac d'Orta, l'île de San Giulio, le paradis dont l'image me poursuivait jusque dans ma forêt. Où nous allions lui et moi : tous les deux comme trois frères. Où je devenais (une sorte d'adoubement) son *camarade sandicaire*. Cela fait notre français étrange, mais c'est également le mot comme l'enfant l'entend la pre-

mière fois. Il le reçoit comme il reçoit son nom : comme un signe vide. Il le remotive. Ce mot qu'il entend et qu'il n'entend pas. Il lui donne un sens qui n'est pas le sien. Et c'est très bon pour la littérature. Le paradis, c'est aussi bien la forêt, la grande forêt où l'enfant est comme dans son jardin. Un jardin où le mot ressemble à la chose. Après, il faut apprendre à parler, apprendre l'exil. Les linguistes appellent cela l'arbitraire du signe. Cela nous éloigne un peu du sujet.

La nourriture est très présente, des gnocchi à la «tétine de bœuf». Y a-t-il un glissement entre la rubrique «saveurs» de L'Actualité et ce récit ?

La nourriture y est en effet comme dans la rubrique «saveurs». Une trace. La trace présente du passé. D'un passé qui ne passe pas plus que la «tétine de bœuf» qui était la spécialité de *la maman*. Mais c'est aussi, avec les gnocchi du jeudi que me préparait mon grand-père, objet, ou, pour parler comme Francis Ponge, *objeu, objoie*. Et c'est, dans ce livre où il est question de transmission, de la difficulté de transmettre et des rendez-vous manqués avec l'Italie, une part de mon héritage. L'autre étant la mélancolie.

Quelle est la part de fiction ?

C'est ce qui travaille la langue. Ce qui la rend étrange et qu'on observe aussi dans le rêve. C'est encore la mémoire à l'œuvre, comment le souvenir travaille. Comment le *Père Meuchmeuch* a pu devenir, de marchand ambulancier qu'il était, promenant son tonneau, un tyran terrorisant le village et que mon grand-père avec sa bande de garnements aurait fait mourir de peur. Comment de petits voleurs de sardines, d'anchois, peuvent apparaître, des années après, habillés en justiciers, et de quelle nuit ils surgissent.

Recueilli par **Jean-Luc Terradillos**

Tous les deux comme trois frères, de Denis Montebello, Le temps qu'il fait, 2012, 120 p., 15 €. Chez le même éditeur, les recueils de la rubrique «saveurs» de *L'Actualité* : *Fouaces et autres viandes célestes*, 2004 ; *Le diable, l'assaisonnement*, 2007. Chez *publie.net* : *Immobilier-services*, 2008 ; *Calatayud*, 2008 ; *Le cactus car il capte*, 2008 ; *Lachambre voyage*, 2009.



Paul Roquecave

PIERRE D'OVIDIO

Polar rouge

Un an après sa première apparition dans *L'Ingratitude des fils*, le jeune et attachant inspecteur Maurice Clavault reprend du service dans *Le Choix des désordres*, le dernier ouvrage de Pierre D'Ovidio, qui vient de paraître dans la collection «Grands détectives» chez 10/18. Pour cette seconde enquête, qui se déroule comme la première aux lendemains de la Libération, le policier parisien entraîne, cette fois, le lecteur dans les méandres de l'histoire de la décolonisation, et, plus précisément, au cœur du Madagascar insurrectionnel de 1947.

Fasciné «depuis l'enfance» par celle que l'on surnomme parfois «l'île rouge» en raison de la couleur de la roche, la latérite, qui forme ses plateaux, et où il réussit, pour son «plus grand bonheur», à se rendre dans le cadre d'une bourse de mission Stendhal¹ en 2006, Pierre D'Ovidio voulait, une fois encore, rendre hommage à cette ancienne colonie française, qui accéda à l'indépendance le 26 juin 1960, et dont l'histoire reste «bien mal connue en métropole».

Avec *Le Choix des désordres*, c'est, tout d'abord, un Paris libéré, mais en proie aux difficultés de ravitaillement et de logement, dans lequel Maurice Clavault a pour mission de surveiller de près l'activité politique de militants malgaches, que Pierre D'Ovidio nous dépeint avec une justesse et une fraîcheur savoureuses. Aux côtés de la figure de l'inspecteur

Maurice Clavault, toute une galerie de personnages, finement brossés, ou à l'inverse subtilement esquissés, permet, en effet, de donner vie à cette époque empreinte de contradictions. Défilent ainsi l'écrivain Paul Léautaud, «réactionnaire, misogynne, mais sympathique» avec qui – pure fiction – le jeune policier se lie d'amitié, et dont la présence sert, comme l'explique Pierre D'Ovidio, à «mettre en lumière la réalité d'une partie de l'opinion en France». Mais aussi Max Rudy, l'inspecteur du ravitaillement véreux ou encore le «cousin Antoine», dont seul le souvenir est évoqué puisqu'il n'est pas réapparu depuis son arrestation pendant la guerre et dont le jeune policier attend désespérément des nouvelles.

Dans la seconde partie du livre, c'est à Madagascar même, où l'assassinat d'un riche et puissant colon alimente de vives spéculations, que Maurice Clavault continue ses investigations. Là encore, le polar se joue tranquillement, laissant la part belle à la description d'une époque trouble où les héritiers de la Résistance se trouvaient confrontés aux premières luttes indépendantistes. L'auteur met ainsi en scène des «Vazaha», ces colons appartenant à la haute société insulaire, mais aussi des métropolitains venus chercher à Madagascar un peu de douceur de vivre et, bien sûr, des Malgaches, pauvres et démunis, soumis au «travail forcé» et qui, pour la plupart,

aspirent à se défaire du joug de la métropole. Dans ce climat délétère, Maurice Clavault devra apprendre à «ne pas succomber à la paresse des habitudes de pensée» afin de mener à bien son enquête.

Loin des romans policiers à suspense, *Le Choix des désordres* est au fond un polar dans lequel c'est l'Histoire à part entière qui se fait personnage.

Aline Chambras

Le Choix des désordres, de Pierre D'Ovidio, «Grands détectives» 10/18, 286 p., 7,50 €



Pierre D'Ovidio

LOTI, TOUJOURS

Les deux grands spécialistes de Pierre Loti sont infatigables. Ils publient aux Indes savantes le volume III du *Journal de Pierre Loti 1887-1895* (852 p., 42 €). De son côté, Alain Quella-Villéger propose une nouvelle édition chez Omnibus de 64 nouvelles de Loti, sous le titre *Récits d'ici ou d'ailleurs* (864 p., 26 €), tandis que Bruno Vercier livre un essai très touchant – où, pour la première fois, il emploie le «je» –, chez Bleu autour : *Pierre Loti, d'enfance et d'ailleurs* (194 p., 15 €). Des ouvrages sur lesquels nous reviendrons.

ALEXANDRE THARAUD EN CHEMINS DE MUSIQUE

Au festival 2012 de l'abbaye de Ligugé, Jean-Guihen Queyras interprétera l'intégrale de suites pour violoncelle seul de Bach le 28 juin à l'abbatiale de Fontaine-le-Comte. Alexandre Tharaud y donnera le 29 un récital «hommage à Rameau», avant de jouer des sonates de Scarlatti, salle des Pas Perdus à Poitiers le 30, pour finir par des suites de Haendel et des partitas de Bach au concert de clôture, le 1^{er} juillet.

<http://www.cheminsdemusique.fr>

1. Il en a tiré *Nationale 7. Carnet de voyage à Madagascar*, livre publié aux éditions Le temps qu'il fait en 2009.

GILDAS LE RESTE

Art de l'absence

À Poitiers, la galerie associative L'Art-cuiterie présente jusqu'au 12 avril des peintures et gravures de Gildas Le Reste. L'exposition est accompagnée d'une petite publication où l'on peut lire un texte d'Alberto Manguel, «Art de l'absence». Extrait : «Nous sommes des êtres narratifs et tout ce que nous voyons est une partie d'une fable de longue haleine. Les gravures de Gildas Le Reste honorent cette impulsion. Peu (apparemment peu) est nécessaire pour les accomplir, parce que l'œil du spectateur fait le reste. Quelques lignes horizontales représentent un arbre, quelques coups convergents, une tulipe, quelques zones brisées des ténèbres, une rose. Ils existent tous dans ce qui n'est pas là, dans la mise en évidence de l'absence.»



La confiture de vieux garçon

De cette confiture, je le crains, on ne connaîtrait guère que le pot. Fût-il un grand bocal, rempli de tout ce qu'on a pu cueillir au jardin ou acheter au marché de fraises, abricots, framboises, cerises, poires, pêches, nectarines, groseilles, reines-claude, raisins, mirabelles, etc., cela ne suffirait pas à égayer les longues soirées d'hiver. Ou ces dimanches qui, malgré les fruits que l'été a déposés, couche après couche et sous leur poids de sucre, dans l'eau-de-vie, ou à cause d'eux, de cette appellation vieillotte sous laquelle à Noël on les déguste, ressemblent au cimetière de Verrines-sous-Celles où repose celui qui n'est plus Pierre Terrière, mais le «Célibataire». Trois mois à peine se sont écoulés, et on dirait des siècles. On a beau laisser les fruits pour boire de cette *liqueur*, comme on veut en poilu et entre deux obus la nommer, ce *vieux garçon* nous fait inéluctablement retomber sur cette tombe, revenir à celui dont ce fut l'unique fait d'arme, dont c'était la qualité. Pierre Terrière était le seul à exercer ici et à cette époque la profession de célibataire (c'est tout un métier en effet), et c'est vite devenu un surnom, et qui lui est resté.

Aussi le village qui est sa vraie famille continue-t-il à l'appeler ainsi, par-delà la mort. Il dit *ADIEU* à celui qui est et sera à jamais le «Célibataire». Même si la pierre s'effrite, parce que gélive ou sous l'action répétée du *roundup*.

Il ne faut pas tenter le diable avec des fruits qui ne sont pas de saison. Ou, si l'on s'y risque, c'est à la manière de Nathalie Bâcle. Comme elle la raconte.

CELA A DÉBUTÉ IL Y A ENVIRON DIX ANS. En feuilletant un livre de recettes, elle a découvert la *confiture de vieux garçon*. L'idée d'agrèger durant huit mois dans un pot en terre (je le verrais plutôt en verre, à cause de Verrines et de son cimetière, mais aussi parce que chez moi, en Lorraine, on ne met pas en pots mais dans des *verrines* ses confitures, de mirabelles ou de groseilles épépinées à la plume d'oie) des fruits macérant dans de l'alcool (pour sa part, elle n'a pas choisi l'eau-de-vie, mais du rhum) et du sucre, avec une dégustation juste avant Noël.

Elle commence généralement son mélange au mois de mai avec les fraises, les cerises. Certains ne veulent, pour leur *confiture*, que des fruits rouges ; elle, elle met des prunes, des pêches, des groseilles, des framboises, et, en fin de saison, pommes,

poires et raisins. Au fur et à mesure, elle rajoute du rhum (du *Montebello*, pourquoi pas, entre 2 et 3 litres) et du sucre, mais pas trop, car elle se déguste le fameux jour, en guise d'apéritif et généralement il en reste peu. Autour de cette idée, s'est mis en place une sorte de rituel avec différentes règles qui permettent que l'alchimie opère.

Première règle : le nombre d'invités.

A été invité au départ un nombre restreint de personnes, une douzaine : 4 couples et 4 célibataires. Ne peuvent se rajouter à ce groupe que les nouveaux compagnons ou compagnes des 4 célibataires, qui sont des femmes. Une fois que celles-ci ne seront plus, la *confiture de vieux garçon* s'arrêtera. Ce nombre varie selon les fortunes amoureuses des invités. Il y a maintenant 5 couples, 3 célibataires, et un moment dans cette recette qui n'a pas, quoi qu'il dise, échappé au chef. La participation à cette soirée suscitant quelques convoitises, une amie, qui avait bien intégré le processus, envoya par courriel une proposition de pacs à une des célibataires qui fut un peu déboussolée par la demande : l'expéditrice s'était-elle trompée de destinataire ? Il s'ensuivit un échange, un vrai méli-mélo. Mais son audace a payé, elle assiste maintenant officiellement à la *confiture*.

Deuxième règle : le lieu. Une pièce pas trop grande, un salon, pas la salle à manger où tout le monde est installé autour d'une grande table comme pour un repas normal. Dans le salon, tout le monde s'assoit autour d'une grande table basse, coude à coude, sur fauteuils, canapé, chaises.

Troisième règle : la date. Juste avant la fin de l'année, au début des vacances d'hiver, toutes les tensions se relâchent, cela donne une certaine euphorie.

Quatrième règle : l'invitation. Nouvelle création, chaque année, envoyée en novembre. La *confiture* de l'année est dégustée en apéritif, et le repas qui suit, «normal», se déroule dans une ambiance très chaleureuse. Les filles ne sont pas en reste, elles mènent la danse. Est-ce dû au nom de la *confiture* ? Nathalie nous laisse interpréter.

Le rituel se perpétuera, tant que célibataire il y aura. Depuis deux ans, le nom de la soirée est inscrit en lettres collées sur un mur du salon et, cette année, chaque invité avait un verre gravé à ses initiales. Moi, si j'avais été invité, j'aurais levé mon verre. Comme tout le monde. Mon verre gravé à mes initiales. J'aurais mangé de cette *confiture*. Bu de cette *liqueur*.

À votre santé. Et aux Dieux Mânes.

Par Denis Montebello Photo Marc Deneyer



JEAN-FRANÇOIS MATHÉ

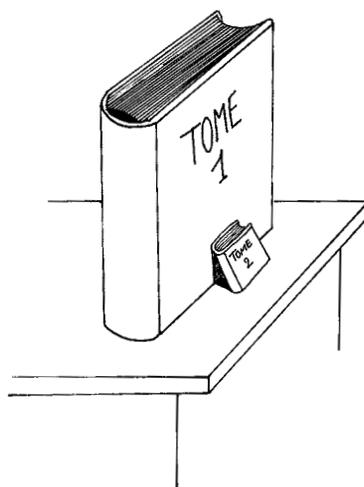
L'art du détachement

Qui n'a jamais lu la poésie de Jean-François Mathé peut commencer par ouvrir ce dernier recueil, paru comme tous les autres chez Rougerie, car l'auteur y dessine son itinéraire depuis 1987. En effet, l'ensemble de nouveaux textes qui donne son titre au livre, *Chemin qui me suit*, est précédé d'un choix de poèmes publiés entre 1987 et 2007, notamment dans deux titres épuisés : *Le Ciel passant* (prix Kowalski de ville de Lyon 2002) et *Le Temps par moments* (prix du livre en Poitou-Charentes 1999). L'ombre est omniprésente, la sienne et celles des autres qui appellent. Le chemin est de plus en plus étroit. Rien que l'essentiel pour avancer, mais vers où ? en ligne droite, à rebours ? On voit aussi la neige, autre image récurrente, changer de nature : au début, lumière éblouissante avec un degré de chaleur qui vient assouplir la page, puis elle se mue en blancheur froide, se fige et se durcit au point d'atteindre la dureté de la pierre.

L'arbre, trait d'union du ciel et de la terre, jalonne le cheminement du poète :

*L'art du détachement
il a fallu longtemps
pour le sculpter dans le cœur et dans le corps*

*à l'image d'un arbre
qui n'a gardé que le vent pour feuillage.
Mais dans cet arbre, désormais,
il n'y a plus qu'à grimper
en s'aidant du ciel
et atteindre comme en rêvant
la cime de la fin.*



Autre facette de Jean-François Mathé : le dessin d'humour, activité des années 1970 à 1980. Là aussi le trait est net. Des dessins sur le livre et ses lecteurs sont illustrés dans *Bibliographismes* par Jan dau Melhau, auteur et éditeur occitan du Limousin, en de courts textes bilingues. Voici ce qu'il dit du dessin publié ci-dessus : «Le tome 3 est sous le tome 2. Le tome 1 est le commentaire de l'œuvre, il fut fait par un universitaire bien connu. Au tome 2 sont les notes écrites par un professeur de lycée. Le tome 3, l'œuvre donc, le texte original, l'auteur en est un obscur instituteur de classe rurale unique.»

Jean-Luc Terradillos

Chemin qui me suit, de Jean-François Mathé, Rougerie, 112 p. 14 € ;
Bibliographismes, Bibliocencenadis, de J.-F. Mathé et Jan dau Melhau, Les éditions du chamin de sent jaume, 48 p., 19 €. Sortis fin 2011 des presses de Plein chant, à Bassac en Charente.

JEAN-PAUL CHABRIER

Nouvelles de l'élégance

Pas le temps de s'ennuyer dans le dernier livre de Jean-Paul Chabrier, les trente-deux nouvelles filent à vive allure, en changeant de registre, de ton et de tempo. Comme des variations sur les thèmes récurrents de l'auteur que l'on imagine campé dans sa dignité de héros balzacien. La vraie noblesse est celle des lettres car tout est possible avec la littérature. Un cuisant ratage avec une dame donne un récit finement ciselé. L'écrivain en panne trouve toujours matière à faire le récit de la panne, avec cette pointe d'humour qui rend la chose supportable. Le réel c'est l'écrit parce que l'écrivain a le pouvoir, avec les mots, d'ordonner

le monde, de le tenir dans une phrase parfaite. Le comble de la grossièreté : une phrase bancale !

Ces nouvelles sont aussi truffées d'un humour tantôt féroce et éclatant, tantôt en sourdine, car il y a aussi un héritage kafkaïen chez l'auteur angoumoisien. Suprême élégance du récit court, tout un univers s'y déploie en quelques minutes, comme dans une chanson. Et on revient. Tout Chabrier est là !

J.-L. T.

Avril en octobre, de Jean-Paul Chabrier, L'Escampette éditions, 192 p., 17 €

NAUFRAGÉ DE LA MÉMOIRE

Quelle heureuse surprise de découvrir grâce aux éditions de L'Escampette ce roman de David Collin, *Les Cercles mémoriaux*. Dès le préambule, il nous tient et nous entraîne dans un grand roman d'aventure, au cœur de l'humain, comme on n'en voit plus que rarement. Immédiatement, nous sommes avec ce « naufragé », retrouvé en plein désert de Gobi, dont la substance est en train de disparaître dans un trou noir. Deux chamanes essaient de le tirer d'une mort certaine tandis qu'un vieux moine lettré tente de le ramener à la surface avant la mémoire ne s'efface totalement. Mais que faisait-il seul dans ce désert ? Que venait-il chercher ? Revenu à la vie, il retrouvera peu à peu son nom, des bribes de son passé. Mais pour quoi faire avec ?

Ce roman, traversé par une énergie tellurique, fouille ce qui est enfoui physiquement et psychologiquement. Ainsi le mental est un paysage, et le monde souterrain – celui des archéologues et du psychisme – n'est accessible qu'aux rêveurs somnambules... Alberto Manguel salue ce prodige en 4^e de couverture : « *Les Cercles mémoriaux* prouve que les destins littéraires sont mystérieux : c'est en France, et non en Amérique du Sud, que les grands créateurs Bioy Casares, Cortazar et Borges ont trouvé leur talentueux disciple. »

J.-L. T.

Les Cercles mémoriaux, de David Collin, L'Escampette éditions, 212 p., 17 €

ANNE PERRIER À L'ESCOMPETTE

Le grand prix national de poésie 2012 a été attribué à Anne Perrier qui est publiée par les éditions de L'Escampette, sises à Chauvigny dans la Vienne. Une première édition de l'œuvre complète de cette grande voix de la poésie suisse romande a été publiée en 1996, une seconde en 2008 sous le titre *La Voie nomade et autres poèmes (1952-2008)*.

Un rêve passe

Après un crochet par L'Isle-Jourdain pour retrouver notre guide, Jean-Marie Sillard, nous garons nos voitures le long d'une ancienne voie ferrée. Depuis le début de la journée, le ciel mâche sans discontinuer des nuages gris de toutes nuances. Il a plu, pleuvra – ou menacera de pleuvoir. Temps propice à la mélancolie, aux souvenirs, aux regrets. La nostalgie...

UN CHEMIN DESCEND VERS LE LAC DE CHARDES, borné par des pylônes de béton plantés là sans raison apparente, incongrus. Il nous manque une clé de lecture. L'explication : « Ils supportaient les affiches annonçant les programmes, des panneaux expliquant le plan du site aux visiteurs. » En dépit du crachin du moment qui nous a fait brandir nos parapluies ouverts, on imagine l'affluence passée. Jean-Marie ouvre la marche. La végétation a envahi la descente. Les ronces surtout. Elles vivent, elles seules font le spectacle aujourd'hui...

Pourtant le Théâtre de verdure était bien parti. En 1988 *Le Point* annonçait sous le titre « Le songe d'été d'un bâtisseur » la mobilisation de tout un bourg, L'Isle-Jourdain, et de plusieurs centaines de bénévoles pour créer un spectacle ambitieux. *Le Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare, monté dans une carrière de granit, sur la rive du lac que la scène tutoie à s'en mouiller les pieds. Ambitieux !

Les années qui suivront ne le seront pas moins : *Tristan et Iseult* en 1989, toujours dans le *Théâtre de verdure*, puis, dans un lieu nouveau, situé en aplomb de la scène, au *Café-théâtre du lac*, un décor offert par le théâtre Hébertot de Paris et transplanté en pleine nature, *Les sept péchés capitaux*, en 1991, *L'Odyssée* au théâtre de verdure, et les années suivantes : *En r'venant d'expo*, *Roméo et Juliette*... Sans compter d'autres spectacles et activités, peut-être plus modestes, tels que la danse, des expositions, des stages de sculpture, des concerts, etc.

EN 1994, JEAN-MARIE SILLARD, souffrant de graves problèmes cardiaques, est dans l'obligation de se ménager. « Je n'arrivais plus à grimper trois gradins sans avoir à reprendre mon souffle ! » Le maître d'œuvre sur la touche, selon la formule bien

connue, le spectacle continue pendant les travaux... jusqu'à cet après-midi du 25 décembre 1995 où, « notre travail, notre rêve sont partis en fumée ».

« Je reçois un appel téléphonique : le théâtre de verdure est en feu ! Je suis juste sorti de l'hôpital, je reçois ce message avec fatalité et interrogation ! Un feu a été allumé sous les gradins qui abritent les décors et praticables en bois et un immense parquet de scène. En cet après-midi froid de Noël, le brasier se voit de très loin... »

LE CAFÉ-THÉÂTRE EST SQUATTÉ, vandalisé, n'en subsiste, intact ou presque, qu'un escalier magnifique, colonne vertébrale d'un squelette démantibulé, abandonné aux vents et aux pluies. Comme aujourd'hui...

Les pavés de la scène ont disparu, recouverts par des mousses glissantes sur lesquelles nous progressons avec lenteur : des arbustes, des ronces encore, ont repris possession de la falaise de granit que des heures d'effort avaient dégagée, livrant la roche aux éclairages.

Les gradins en béton, construits – gratuitement – par des stagiaires du CFP, et qui pouvaient accueillir jusqu'à 400 spectateurs, sont maintenant en partie couverts de feuilles mortes. Ils tiennent toujours le coup, malgré ce stupide incendie d'un après-midi de Noël et de désœuvrement provoqué par un jeune « défavorisé » qui s'ennuyait.

Alors que nous prenons le chemin de retour, nouvelle averse. Jean-Marie Sillard confie ses regrets : « C'est une blessure, et je ressens l'impression d'un immense gâchis... Je ne peux me défaire d'un sentiment de culpabilité face à tous ces gens d'ici et d'ailleurs qui ont œuvré en rêvant, d'un voyage plus long ! Les gens viennent encore, comme autrefois s'asseoir sur les gradins, à méditer, penser, ou se laisser aller à la rêverie... »

Les rêves passent.

Par **Pierre D'Ovidio** Photo **Claude Pauquet**



Pierre D'Ovidio a publié en 2012 *Le Choix des désordres*, coll. « Grands détectives » 10/18. Déjà paru dans la même collection : *L'Ingratitude des fils*.



Sarah Glidden

L'art engagement

À Angoulême, la Maison des auteurs accueille Sarah Glidden, adepte de la bande dessinée de témoignage et de reportage

Par Astrid Deroost Photo Claude Pauquet

Elle va, curieuse, à la rencontre des autres. Observe, s'interroge et relate. Réside pour quelques mois créatifs à la Maison des auteurs d'Angoulême. Sarah Glidden, artiste de bande dessinée, épouse le bouillonnement du monde.

L'Américaine de 31 ans a récemment publié une longue chronique aquarellée au titre explicite : *Comment comprendre Israël en 60 jours (ou moins)*. Un premier ouvrage très remarqué qui a été édité aux États-Unis en 2010 puis traduit en France, en Espagne, en Italie, en Hollande, en Allemagne...

Comme ses pairs épris de réel, Joe Sacco (*Gaza 1956*), Alfonso Zapico (*Café Budapest*) ou encore Guy Delisle

(*Chroniques de Jérusalem*, meilleur album 2012 à Angoulême), Sarah Glidden livre un regard personnel et sensible sur la complexité moyen-orientale.

Dans l'album, elle fait partie d'un groupe de jeunes Juifs d'Amérique qui s'envole pour une épopée initiatique, offerte, entre autres mécènes, par l'État hébreu. Quid de l'identité, de ce lien troublant qui l'unit à ses *cousins* israéliens ? Qu'en est-il de sa responsabilité face à l'injustice, face au sort fait aux Palestiniens ? De case en case, le lecteur se faufile dans l'intime questionnement de l'auteure, tente avec elle de démêler le vrai du préjugé, oscille entre engouement et réserve. Découvre. «*Je suis laïque, le fait d'être juive n'a jamais été important, j'ai grandi dans une famille de gauche du nord-est des États-Unis*, précise-t-elle. *Je raconte une expérience, je ne suis pas une autorité, juste une personne curieuse et un peu naïve.*»

Le même désir de comprendre et de témoigner s'illustre dans le métarécit que Sarah Glidden met en forme à Angoulême. Un autre voyage que l'artiste a accompli vers la Turquie, la Syrie, le Liban et l'Irak, en compagnie de trois amis, deux journalistes et un ex-Marine. Une fois encore, la réflexion naîtra de regards croisés, d'avis contradictoires notamment sur l'intervention américaine au pays de feu Saddam Hussein. «*On voit le robinet à informations mais pas les tuyaux. Je me suis intéressée aux professionnels, à la manière dont ils font leur métier*», explique l'auteure, désormais «*amoureuse*» du journalisme.

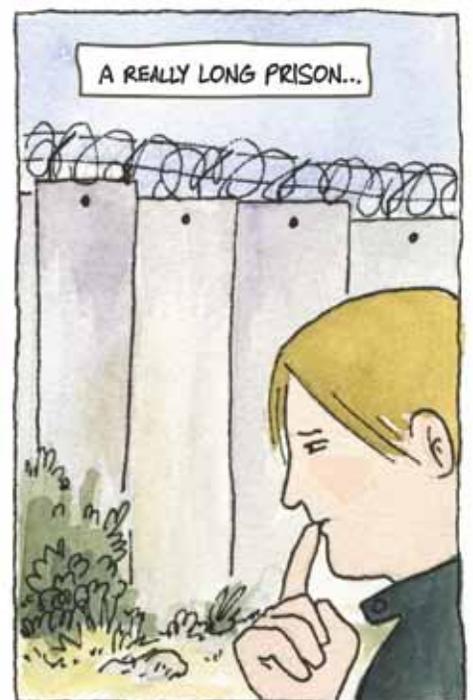
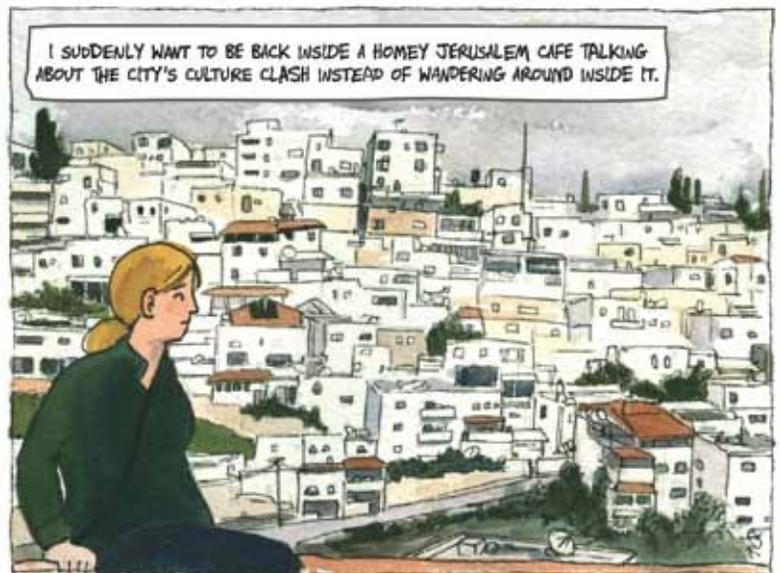
Née à Boston, Sarah Glidden a toujours dessiné. Adolescente, elle lit de la bande dessinée avec modération, apprécie davantage le cinéma d'animation ou les romans. Elle aime aujourd'hui la prose humaniste, ironique et critique de David Foster Wallace ou de George Saunders. La révélation viendra de la bande dessinée alternative et notamment de «*l'impressionnant*» *Maus*, ouvrage dans lequel Art Spiegelman recueille la mémoire d'un père rescapé des camps de la mort. «*Spiegelman, puis Marjane Satrapi (Persepolis), très populaire aux États-Unis,*



Dessins extraits de *Comment comprendre Israël en 60 jours (ou moins)* (Steinkis, 2011) et du sketchbook sur sarahglidden.com

ont montré que la bande dessinée peut être sérieuse. Avec eux, le jeu a changé, les éditeurs ont cherché de nouveaux talents... Ils nous ont ouvert le chemin.»

Après avoir étudié la peinture aux Beaux-Arts de l'Université de Boston, Sarah Glidden rejoint l'effervescence new-yorkaise, expérimente différentes disciplines et s'engage, convaincue, en bande dessinée. «J'étais très intéressée par la politique, surtout après le 11 septembre, et je cherchais une discipline artistique qui touche beaucoup de gens et qui permette de parler de ce qui se passe dans le monde.» Elle commence un journal, dans la mouvance des carnets web de James Kochalka. Mais préfère très vite la vie des autres et se lance dans le récit de son voyage en Israël. D'abord autoédité sous forme de fanzines, son projet surprend et séduit... DC Comics, premier éditeur mondial de comics en langue anglaise, lui ouvre son label Vertigo. Certaine d'avoir trouvé le médium «parfait», la jeune femme poursuit son œuvre, nourrit son blog de picto-essais ou de courts reportages BD. Y raconte, loin de la grosse pomme, la quiétude inspirante d'Angoulême. «La bande dessinée crée un lien, de l'empathie entre le lecteur et le sujet, On voit les visages, les lieux... Je suis d'une génération qui ne croit pas à l'objectivité, confie l'artiste. La bande dessinée journalistique rend la subjectivité plus évidente.» ■



Attila

La hantise de l'Autre

Entretien **Jean-Luc Terradillos**

Dessin **Marie Tijou**

Edina Bozóky met en lumière la «vérité» historique et la légende dans la représentation du roi des Huns. Médiéviste d'origine hongroise, elle est maître de conférences à l'Université de Poitiers, membre du Centre d'études supérieures de civilisation médiévale (UMR 7302), directrice de la collection «Culture et société médiévales» chez Brepols.

L'Actualité. – Pourquoi Attila a-t-il si mauvaise réputation ?

Edina Bozóky. – Attila, roi des Huns, a exercé d'abord une pression sur l'empire romain d'Orient en y menant plusieurs incursions ; mais sa mauvaise réputation s'attache avant tout à ses campagnes d'Occident, en Gaule en 451, et en Italie en 452. Soulignons toutefois qu'auparavant, les Huns ont été utilisés par les Romains à plusieurs reprises pour empêcher l'expansion d'autres peuples barbares. Au cours de leurs expéditions militaires, il est certain que les Huns et leurs alliés, en grande partie des ethnies germaniques, ont dévasté et incendié des villes. Mais ce sont les légendes bien postérieures aux événements qui ont fabriqué à travers les siècles l'image d'un Attila cruel et féroce. On l'affuble même de l'appellation de «fléau de Dieu», car on considère qu'il était l'instrument que Dieu avait envoyé pour châtier les peuples pour leurs péchés. De nos jours encore, Attila incarne l'ennemi absolu et la hantise de l'Autre. Dans l'imaginaire collectif, la conversion des figures historiques en héros littéraires emblématiques est un processus habituel : par exemple, Alexandre le Grand représente le conquérant des pays fabuleux ; Charlemagne et Arthur deviennent des souverains féodaux, vers qui converge le monde des guerriers et chevaliers.

Comment se tisse la légende de ce roi que l'on dit «fils de chien» ?

C'est en Italie, au XIV^e siècle, que l'on invente l'une des plus curieuses légendes sur Attila. Il serait né de l'union d'une princesse hongroise, enfermée dans une tour, et d'un lévrier blanc. À sa naissance, Attila est un être monstrueux, mi-humain mi-canin. Il est élevé par un seigneur hongrois qui épouse la princesse, et il hérite le trône de Hongrie à la mort de son grand-père. Dès lors, il entreprend une guerre sans merci contre l'Italie pour empêcher la diffusion du christianisme... Il finit par être décapité par le roi de Padoue. Cette légende, dont les personnages sont tous fictifs, est la base d'une longue épopée, composée en langue franco-vénitienne au XIV^e siècle, la *Guerra d'Attila*, où Attila est représenté comme un mahométan ! La mauvaise image d'Attila en Italie s'explique en partie par la conflictuosité politique qui opposait à l'époque Venise et le royaume de Hongrie.

Quelle est l'image d'Attila dans la littérature germanique ?

Tout le monde ne sait pas que dans l'épopée allemande des Nibelungen, Attila – sous le nom d'Etzel – a un rôle essentiel : il épouse la princesse burgonde Kriemhild et l'aide pour venger l'assassinat de son premier mari, Siegfried. Attila/Etzel figure aussi dans d'autres épopées allemandes, où il est figuré comme un roi généreux qui accueille et aide les réfugiés politiques. Il est encore moins connu que dans les sagas islandaises, les Huns et Attila (Atli) sont présents sous des aspects très contrastés. Dans quelques œuvres, Attila devient extrêmement cupide ; pour s'accaparer le trésor des Nibelungen, il est prêt à faire subir les sévices les plus atroces aux détenteurs du secret.

Pourquoi une telle glorification d'Attila en Hongrie ?

D'abord ce sont les Occidentaux qui assimilent les Huns aux Hongrois : ces derniers, d'origine orientale, établis en Pannonie comme les Huns au V^e siècle, sévissent au X^e siècle en Europe à la manière des Huns. Voulant attribuer des origines glorieuses pour le peuple hongrois, le chroniqueur hongrois Simon Kézai (vers 1283), et à sa suite la *Chronique enluminée* (1358) racontent que les ancêtres des Huns et des Hongrois étaient deux frères, Hunor et Magor. De cette façon, les Huns et les Hongrois constituent une seule nation qui s'installe en deux vagues dans le territoire de la Pannonie. Ces chroniques présentent Attila comme le premier roi hongrois et lui attribuent des richesses et des exploits extraordinaires...

Aujourd'hui Attila et les Huns sont-ils sujets de controverse chez les historiens ?

L'appréciation du rôle des Huns et des autres peuples dits barbares qui ont ébranlé le monde romain aux III^e - V^e siècles a bien changé ces dernières années. Les discussions portent sur leur rôle dans la chute de l'empire d'Occident (476), mais aussi sur les spécificités de leur culture, les liens complexes entretenus entre eux et avec l'empire. L'exposition monumentale, organisée à Venise sur *Rome et les barbares. La naissance d'un nouveau monde* (2008) a montré la richesse et la complexité de ce monde en pleine transformation.

Attila et les Huns, d'Edina Bozóky, Perrin, 310 p. L'auteur dédicace son livre à la librairie Gibert à Poitiers le 12 mai.





Une chimie doublement verte

Si les Américains ont créé très tôt un Institut international de la chimie verte, les chercheurs de l'Université de Poitiers ont été des pionniers en ce domaine, comme le raconte Joël Barrault.

Entretien **Astrid Deroost** Photos **Noémie Pinganaud**

1. L'IC2MP, dirigé par Sabine Petit, est une unité mixte de recherche de l'Université et du CNRS (UMR 7285) Cet institut pluridisciplinaire créé en 2012 regroupe 250 personnes dont 100 chercheurs.

Au sein de l'Institut de chimie des milieux et matériaux de Poitiers¹, l'équipe Catalyse par les oxydes travaille sur l'élaboration de molécules issues de plantes et destinées à remplacer les molécules dérivées du carbone fossile comme le pétrole, recherche déterminante pour une chimie du futur, respectueuse de l'environnement. En effet, «*le carbone renouvelable et spécialement les molécules d'origine végétale peuvent être utilisés en substitution au carbone d'origine fossile/pétrole pour l'obtention d'un grand nombre de produits via des procédés*

chimiques connus ou nouveaux. Ils ont alors l'avantage d'être renouvelables, souvent biodégradables et leur production ne contribue pas ou peu à l'accroissement des gaz à effet de serre (GES)», précise Joël Barrault, directeur de recherche au CNRS, ancien directeur de la fédération de chimie fine et de chimie de l'environnement, et du GRD CNRS-INRA Biomatpro. Explications avec l'un des pionniers français de la chimie verte.

L'Actualité. – Quand la notion de chimie verte émerge-t-elle ?

Joël Barrault. – Officiellement dans les années 1990, avec la parution des principes de la chimie verte puis avec la création du premier Institut de la chimie verte, à Washington, par Paul Anastas et John Warner au début des années 2000. Néanmoins il faut souligner que leur expérience a découlé pour une part significative de leurs visites en Europe. Paul Anastas est venu à de nombreuses occasions en Europe pour participer à des

tables rondes et des congrès organisés par exemple à l'initiative du programme COST green chemistry, le cluster européen de la chimie verte dont j'étais membre et représentant français. Il a ainsi pu tirer les enseignements des expériences et des réflexions mises en place par exemple en France, en Allemagne, en Italie, en Espagne, au Royaume-Uni... Il faut souligner également que Paul a effectué au cours de la même période des missions équivalentes sur d'autres continents.

À Poitiers, avant les années 1980, on avait commencé à travailler dans ce domaine, comme sur l'utilisation d'huiles végétales, de sucres, pour obtenir des produits à plus forte valeur ajoutée pour divers secteurs de la chimie. Le LACCO a d'ailleurs été le premier laboratoire à organiser un congrès international intitulé «Catalyse hétérogène et chimie fine». À cette époque et en simplifiant, la catalyse hétérogène était plutôt dédiée à la pétrochimie et aux grands intermédiaires. Cependant, à l'initiative du directeur du LACCO, Raymond Maurel, la chimie verte était déjà d'actualité à partir d'agroressources et ceci en collaboration avec différents groupes industriels pour la synthèse de tensioactifs verts, d'arômes et parfums, la valorisation du glycérol... Nous étions des pionniers, mais nos collègues nord-américains ont su beaucoup plus rapidement obtenir l'aval des autorités américaines pour initier un programme général portant sur tous les aspects de la chimie verte et créer un Institut international du même nom.

Quels en sont les grands principes ?

La chimie verte implique de revoir un certain nombre de processus de réactions chimiques pour qu'ils soient plus économes et moins polluants. Les concepts principaux (il y en a douze) sont les suivants :

L'UTILISATION DE MATIÈRES PREMIÈRES RENOUVELABLES. Quand une réaction de synthèse d'un produit donné est mise en œuvre, par exemple celle d'un polymère destiné à de nombreuses applications allant de l'habitat aux vêtements, elle utilise encore aujourd'hui du carbone fossile (pétrole, gaz...) non renouvelable. Cette ressource est transformée par étapes successives en un grand intermédiaire qui lui-même va être fonctionnalisé, puis formulé pour l'obtention du produit fini recherché. Si on part d'un gisement de carbone fossile, quel qu'il soit, il y a donc déstockage de ce carbone qui, en bout de chaîne, augmentera la formation de gaz carbonique (CO_2), l'un des principaux gaz à effet de serre (il ne faut pas oublier en effet que toute utilisation de carbone fossile autre qu'énergétique/carburant peut avoir la même conséquence sur l'accroissement des GES). Par contre, si on utilise une matière première carbonée renouvelable par exemple issue de plantes, la production globale de gaz carbonique sera moindre.

En effet les plantes sont obtenues par photosynthèse à partir de gaz carbonique de sorte que le rejet ne peut être en principe supérieur à la consommation initiale.

LES ÉCONOMIES D'ATOMES. Lorsqu'on met en œuvre un procédé de transformation d'une matière première en produit fini, on doit faire en sorte que chaque étape de synthèse soit sélective. Le réactif doit être totalement transformé en le produit recherché et cette sélectivité résulte majoritairement de l'emploi d'un catalyseur approprié. Par exemple, l'huile de tournesol peut être utilisée pour obtenir un plastifiant ou un polymère qui seront eux-mêmes des composants essentiels pour la formation de matériaux biosourcés. Si on transforme l'huile à 100 % (à la fois par le glycérol et les esters gras qui en résultent), il n'y a pas production de coproduits, donc pas de résidus. Il y a ainsi une utilisation maximale de la matière première, donc une économie d'atomes et, qui plus est, une économie d'énergie car les étapes de fractionnement et de purification sont ainsi évitées.

Dans la cosmétique et la pharmacie, la chimie verte permet d'extraire des principes actifs sans utilisation de solvants.



LA COMPÉTENCE CATALYSE DE POITIERS

«L'essentiel de notre savoir-faire repose sur la catalyse en chimie organique. La catalyse est en effet une science déterminante pour la chimie verte et la chimie durable », explique Joël Barrault.

Une majorité de procédés de l'industrie (70 %) font appel à au moins une étape catalytique. La réaction est alors effectuée au contact d'un catalyseur qui peut être homogène (dissous dans le milieu réactionnel) ou hétérogène (solide au contact d'une phase réactionnelle gazeuse ou liquide). Un catalyseur est une substance qui augmente sensiblement la vitesse d'une réaction chimique et qui peut permettre également d'orienter la conversion d'un réactif vers la formation préférentielle d'un produit (sélectivité). Elle est

ajoutée au milieu réactionnel et ne change pas d'état alors que la réaction se produit. Sa durée de vie est en principe infinie mais pour diverses raisons, une certaine désactivation peut avoir lieu, ce qui conduit à un cycle périodique de régénération.

La catalyse chimique ou enzymatique permet donc de réduire très sensiblement le temps de réaction et d'augmenter la productivité tout en limitant la formation de coproduits, l'utilisation de solvants et la consommation d'énergie.

La catalyse est donc un domaine multidisciplinaire qui associe, entre autres, des connaissances de chimie organique, de cinétique, de génie des procédés, de sciences de matériaux nanométriques et d'analyse fine de milieux réactionnels.

LA DIMINUTION DES REJETS POLLUANTS DANS L'ATMOSPHÈRE, L'EAU ET DANS LES SOLS. La chimie verte doit mettre en œuvre des procédés sélectifs quelle que soit l'origine des matières premières pour éviter les étapes de purification-lavage qui conduisent souvent à des rejets aqueux dont le traitement est indispensable mais coûteux, afin de préserver notre environnement en particulier la ressource en eau. Par ailleurs, l'utilisation d'un solvant peut engendrer la formation de coproduits et doit être recyclé et purifié en fin de réaction. Il est donc nécessaire de rechercher de nouveaux processus sans solvant ainsi que des solvants peu toxiques ou biodégradables. Dans certains cas l'eau elle-même peut s'avérer un bon solvant mais les étapes de fractionnement peuvent s'avérer coûteuses.

Dans certains domaines (industrie de l'électronique, centres de nettoyage rapide...), il est actuellement difficile de remplacer des solvants en raison de leurs propriétés très spécifiques. Dans ces cas particuliers, il est impératif d'épurer les effluents gazeux en raison de leur toxicité (fort potentiel GES bien supérieur à celui

Dans l'agroalimentaire, la chimie verte s'applique à toute la filière, de l'élimination des pesticides à l'emballage, en passant par quantités de process, comme la décaféination, la déthéination ou le remplacement d'additifs.



de CO₂). La recherche et la conception de nouveaux procédés d'épuration de l'air pour que la teneur en substances toxiques soit drastiquement diminuée sont également des actions de la chimie verte. Autre exemple : le remplacement du bisphénol (plastifiant polluant, utilisé dans les tétines), de solvants, de plastifiants, de matériaux destinés à l'habitat, aux habitacles...

LES ÉCONOMIES D'ÉNERGIE. Dans tout procédé de synthèse d'une molécule ou de fabrication d'un produit, il existe de nombreux postes de dépense d'énergie. Tout d'abord la mise en œuvre de la réaction de synthèse nécessite souvent une certaine température (parfois une haute pression) et un temps de réaction souvent long. Il sera donc très important de rechercher la mise en œuvre de réactions dans des conditions ambiantes, avec si possible une productivité plus grande. Cela implique d'effectuer

ici également des recherches fondamentales dédiées à de nouveaux concepts d'activation moléculaire dans lesquels la catalyse a un rôle primordial et déterminant. Ces travaux doivent conduire à lever des verrous scientifiques et à des sauts technologiques pour envisager des innovations significatives par rapport à l'art antérieur.

AUTRES DOMAINES DE LA CHIMIE VERTE. Si les recommandations précédentes peuvent apparaître comme prioritaires, d'autres secteurs nécessitent une attention aussi importante :

- l'analyse pour un suivi en temps réel des procédés et une optimisation des conditions limitant la formation de coproduits ; pour la détection de traces dans tous les milieux ;
- le recyclage de produits, matériaux et déchets encore trop peu développé et qui constitue pourtant un gisement important de matières premières ;
- l'activation et l'utilisation du gaz carbonique comme gisement de carbone, de l'eau comme source d'hydrogène...
- l'analyse du cycle de vie des composés proposés et de leur impact sur l'environnement ;
- l'impact sociétal de la chimie verte.

Ces principes de chimie verte peuvent-ils s'appliquer à tous les secteurs de la chimie ?

Ces principes se déclinent de la recherche fondamentale à toutes les applications imaginables : les vêtements, les peintures, les livres, la pharmacie, les cosmétiques, l'alimentation, l'agriculture, les voitures, les avions, les trains, la santé... Dans tous les secteurs de la vie, la chimie est présente, elle est au cœur de la société.

Les orientations européennes en matière de chimie durable se traduisent en France et ailleurs par des feuilles de route, des réflexions menées avec tous les secteurs de l'économie, dans les grandes et petites entreprises. Un travail important est par exemple effectué par l'Union des industries chimiques pour transférer les principes et connaissances de la chimie durable à tous les stades de la conception et de la production de produits connus ou de nouveaux produits.

Vos travaux portent-ils essentiellement sur le carbone renouvelable ?

Au cours de ce dernier siècle notre économie s'est majoritairement développée à partir du carbone fossile : pétrole, gaz, charbon. La majorité de notre énergie et de nos molécules essentiellement carbonées sont obtenues à partir de ces matières premières. Avec la diminution des ressources fossiles, il est nécessaire de changer de matière première et le gisement le plus important de carbone renouvelable est celui constitué par les végétaux. Les plantes peuvent en effet être utilisées pour faire, en chimie, ce qu'on faisait avec du



pétrole, à condition toutefois de revoir les procédés ou d'en trouver de nouveaux. Comme il y a des différences importantes de composition entre les deux matières premières, il est nécessaire d'étudier la faisabilité de bon nombre de réactions, de faire une chimie à partir du végétal pour fabriquer les molécules et produits recherchés pour certains secteurs de l'industrie. Les gisements localisés de carbone renouvelable ne sont en effet pas suffisants pour envisager dans un avenir immédiat un remplacement de tous les procédés, même si le concept de bioraffinerie est maintenant accepté.

De quel type et de quelle quantité d'agroressources dispose-t-on ?

Si on souhaite remplacer une partie du carbone fossile, il faut savoir de quelle quantité et de quelle qualité de carbone renouvelable on peut disposer pour le secteur non alimentaire. En effet la priorité des cultures doit être pour les secteurs de l'alimentation d'autant plus que la population mondiale doit augmenter sensiblement au cours des toutes prochaines décennies, jusqu'à 9 milliards d'habitants alors que notre planète en compte aujourd'hui 6,5 milliards. Il faut donc faire un choix approprié de gisements de carbone renouvelable en direction de l'industrie non alimentaire. Le cas des huiles végétales constitue un exemple tout à fait caractéristique pour lequel il faut trouver un compromis : ces huiles sont d'une part consommables et d'autre part utilisées pour une bonne partie pour l'obtention d'agrocarburants. Si une fraction des cultures de colza, de blé, de tournesol, de maïs, de canne à sucre peut être dédiée au pool des carburants et contribuer à la diversification énergétique, la disponibilité de terres agricoles n'est pas

suffisante pour un approvisionnement majoritaire du secteur. Par contre il y a un gisement très important (le plus important au monde) de matières végétales renouvelables encore peu exploité qu'on appelle les lignocelluloses. Ce sont certains constituants des plantes tels que les fibres, tiges, rafles de maïs, bagasses de canne à sucre, déchets forestiers... auxquels on peut ajouter les cultures dédiées. Cependant l'exploitation de ces ressources doit respecter le milieu et devrait se faire plutôt à proximité dans des unités (bioraffineries) dédiées et «de taille humaine», stratégie qui permettrait la création d'emplois sur tout un territoire plutôt que de les concentrer en certains lieux.

Où en sont les recherches dans ce domaine ?

Le fractionnement et la conversion de ces lignocelluloses sont actuellement des axes de recherche prioritaires pour envisager leur utilisation dans de nombreux secteurs puisque les molécules constitutives sont très variées et polyfonctionnelles. D'importants travaux sont actuellement menés en France et dans le monde ; c'est ici une chimie doublement verte : on utilise en effet une matière première verte (renouvelable) et on cherche à mettre en œuvre des réactions de chimie verte, des procédés de chimie durable pour transformer sélectivement cette matière végétale.

Dans ce but, un groupement de recherche CNRS-INRA, Biomatpro, travaille sur le thème : quelles agroressources pour quels matériaux et produits du futur ? C'est un programme de recherche amont très multidisciplinaire qui associe les connaissances dans les mécanismes de croissance des plantes, de fractionnement physique ou/et chimique, de réactivité



La chimie verte cherche à remplacer certains composants comme le bisphénol présents notamment dans les emballages alimentaires en plastique, les tétines de biberons, l'intérieur des boîtes de conserve et des canettes.

moléculaire, de génie des procédés, de catalyses et de conception de matériaux catalytiques, d'analyse et de synthèse de produits et matériaux. Ce programme prend également en compte la variabilité naturelle et saisonnière des matières premières dans la mise au point des réactions et procédés.

Existe-t-il déjà des applications concrètes ?

En France, bon nombre de laboratoires sont impliqués dans cette thématique avec toutefois des moyens limités. À Poitiers en particulier, plusieurs actions à caractère fondamental et appliqué sont menées depuis de nombreuses années en collaboration étroite avec l'industrie ; dans le domaine des cosmétiques et des tensioactifs avec L'Oréal et ARD ; dans le domaine des intrants pour l'agriculture avec le semencier Jouffray-Drillaud ; pour de nouveaux dérivés d'huiles végétales et du glycérol avec Arkema, Rhodia, Stearinerie Dubois, Sofiproteol, CTI, Futuramat, Valagro ; dans le domaine des énergies renouvelables avec Total, l'IFP.

La chimie verte progresse-t-elle ?

La chimie verte progresse en France et plusieurs pôles ont été créés. En Poitou-Charentes, le pôle des éco-industries dont l'un des axes prioritaires porte sur la chimie verte a été créé à l'initiative de la Région avec le programme croissance verte : énergies nouvelles, économies d'énergie, biogaz, éthanol, matériaux et produits agrosourcés, horticulture, bitumes, diélectriques... recyclage des déchets, avec création d'usines pilote et d'activités économiques. À Poitiers, les travaux dans le

domaine de la chimie verte ont commencé il y a près de trois décennies au LACCO. De plus, au début des années 1990, à l'initiative de quelques scientifiques déjà impliqués dans ces travaux, avec le concours de financements de la Région Poitou-Charentes, de l'État et de l'Europe, une plateforme de recherche et développement a été créée pour la valorisation d'agroressources, c'est Valagro, aujourd'hui dédiée au carbone renouvelable et aux écoprocédés. Le site poitevin possède ainsi toute la chaîne de valeur allant de la conception de nouvelles réactions à l'application réelle de ces travaux en passant par les études de transfert et d'évaluation de procédés. La poursuite et le renforcement de ces activités dans le domaine de la chimie verte permettront au pôle poitevin de conforter sa renommée internationale. Parmi les priorités affichées, il faut souligner la recherche et la préparation de nouveaux catalyseurs multifonctionnels, la compréhension des mécanismes d'assemblage et de désassemblage des structures végétales, l'association de divers types de catalyse ou de la catalyse à d'autres techniques physiques (micro-ondes, ultra-sons, plasma...), la recherche de nouveaux solvants respectueux de l'environnement (solvants alternatifs), la mise en œuvre d'écoprocédés. ■

L'exposition de l'Espace Mendès France sur la chimie verte est visible du 25 avril au 1^{er} juillet 2012.

«L'agriculture durable et la chimie verte au service d'une nouvelle économie», table ronde à l'EMF le 12 avril (20h30) avec Jacques Barbier, président du pôle éco-industries du Poitou-Charentes, Luc Suret, agriculteur bio, Joël Barrault et Anne-Marie Crétiéneau, économiste (Crief).

2. Le domaine de la pétrochimie qui concerne en premier lieu les secteurs énergétiques et les grands intermédiaires se distingue de la chimie de spécialités et de la chimie fine par l'importance des tonnages mis en jeu.

3. Constitué à l'initiative de Joël Barrault (CNRS) et d'Alain Buléon (INRA).

PEINTURES

La couche éco

Ecolabel européen, charte environnementale... Le groupe GF Participation¹, implanté à Poitiers et composé de seize personnes, élabore et commercialise les peintures Kerlys destinées au bâtiment, à l'industrie ainsi qu'au secteur marine. Et tend, depuis sa création en 1997, vers des produits respectueux des personnes et de l'environnement.

La fabrication est axée sur la peinture bâtiment à l'eau acrylique en phase aqueuse, des peintures pour les terrains de sport et une récente gamme Ecolabel. Depuis 2009, trois peintures – impression et finition en phase aqueuse – affichent l'étiquette verte européenne et représentent

5 % de la production annuelle qui s'élève au total à 1 200 tonnes.

Une reconnaissance qui impose ses contraintes tout au long du cycle de vie du produit, depuis l'extraction des matières premières à l'élimination des déchets. «Ce label a fait évoluer notre façon de travailler, explique Michèle Watel, responsable technique et chimiste de formation. Nous avons appris à avoir de la rigueur dans les traçabilités et dans les process. Trois peintures ont été validées par l'Afnor et depuis nous fabriquons tous nos produits de la même façon.»

Faites à partir de carbonate de calcium, sans impact préjudiciable sur l'environnement,

selon Michèle Watel, les peintures Kerlys ecolabellisées ont été au maximum débarrassées des substances considérées comme toxiques et dangereuses comme les métaux lourds ou les composés organiques volatils (COV). Dans ce domaine et avec un seuil de COV à 30 g/l, le label européen obtenu par la marque Kerlys s'avère plus exigeant que le label français NF Environnement qui limite la concentration de COV à 100 g/l, et jusqu'à 250 g/l pour certaines peintures

Le groupe GF Participation prolonge sa démarche durable par une réduction de la consommation en eau, électricité, par le tri des déchets ou encore la rationalisation des transports...

Après avoir expérimenté une peinture à base de produits naturels (craie, caséine, émulsion d'huile de lin) abandonnée en raison de problèmes de conservation, la petite entreprise poitevine s'allie à ses fournisseurs pour concevoir des produits innovants. Elle mise, pour l'avenir, sur l'utilisation de composants plus verts issus de l'agriculture et sur le développement de son catalogue ecolabellisé. **A. D.**

1. Le groupe GF Participation implanté à Poitiers se compose d'une société de fabrication Hexafab, d'une société de distribution Kerlys, d'une société de distribution de peintures marines et d'un magasin CDP Kerlys, situé à Saint-Avé dans le Morbihan.



SYMPOSIUM INTERNATIONAL À LA ROCHELLE

L'an prochain, La Rochelle accueillera un symposium



Joël Barrault est un des pionniers de la chimie verte en France.

Noémie Pinguinaud

international sur le carbone renouvelable et les écoprocédés (21 au 24 mai 2013). Comme l'explique Joël Barrault, «l'objectif est de rassembler d'éminents scientifiques des secteurs public et privé impliqués dans le domaine de la chimie verte de façon à confronter les points de vue et à établir des actions concertées.» Six grands domaines seront examinés : 1. Conversion de la biomasse cellulosique (ce thème comprend la transformation chimique du bois, le fractionnement de cellulose, d'hémicellulose, de carbohydrates, de lignine...). 2. Conversion des huiles végétales,

dérivés et coproduits.

3. Valorisation de coproduits, de déchets et recyclage.

4. Conception d'écoprocédés (économiques en atomes, en énergie, respectueux de l'environnement, diminution de l'émission de gaz à effet de serre, de rejets aqueux...).

5. Matériaux catalytiques spécifiquement dédiés pour ces procédés innovants incluant des matériaux biosourcés.

6. Impact environnemental de toutes les actions mises en œuvre. Des spécialistes mondiaux de la chimie verte ont annoncé leur participation, notamment Paul Anastas et John Warner.

Le 3^e festival Filmer le travail n'a pas uniquement mis les images à l'honneur. Les mots aussi. Après la photographie en 2009 et le dessin en 2011, c'est à la littérature contemporaine d'être mise en lumière pour comprendre comment les auteurs écrivent, décrivent, romancent leur travail et/ou celui des autres.

Par Gaëlle Chiron

Le travail, *objet littéraire*

Déjà chez Zola, avec *Germinal*, la littérature met en scène les travailleurs et exploite le thème du travail comme un sujet fictionnel à part entière. Et les auteurs contemporains n'échappent pas à la tentation de mettre en scène le quotidien professionnel. Lors d'une journée d'étude programmée dans le cadre du festival Filmer le travail, une dizaine d'écrivains étaient conviés à échanger autour d'une question centrale : enquête, archive, témoignage ou roman : que peut-on attendre de l'apport de la littérature dans les sciences sociales et dans la connaissance du monde du travail ? Écrivains, chercheurs et étudiants se sont globalement mis d'accord autour de la conclusion de Jean-Paul Engélibert, professeur de littérature comparée à l'Université de Bordeaux 3 : «*Le témoignage, la biographie, la fiction, l'écriture en général, parlent du travail, mais plus encore du sujet qui travaille.*»

TRAVAIL ET STYLE LITTÉRAIRE

Reste à savoir si cette écriture a une quelconque valeur scientifique ou, du moins, si la littérature peut fournir un savoir sur lequel les sciences sociales, et plus précisément la sociologie, pourraient s'appuyer. C'est à cette question que Laurence Ellena, maître de conférences en sociologie à l'Université de Poitiers, a tenté de répondre. Elle a étudié 28 ouvrages de 23 sociologues et a recensé 540 références de fictions liées au thème du travail. Sur ce panel, seuls deux sociologues ne citent pas de roman. Et parmi les écrivains les plus mentionnés, elle trouve Zola, Balzac ou encore Courteline. Son constat : «*Les sociologues se réfèrent aux œuvres littéraires comme à un témoignage sur la réalité, du pur documentaire. La fiction sur le travail est prise au sérieux, comme pouvant produire une connaissance sur le social.*» Pour ancrer cette réflexion dans des exemples, la jour-

née d'étude s'est poursuivie avec des tables rondes. Et reflet de l'ambiance générale qui allie recherche, étudiants et grand public, c'est un étudiant en 3^e année de lettres, investi dans un cours intitulé *Écrire le travail*, qui en a présenté le thème aux côtés de Stéphane Bikialo, maître de conférences en linguistique et littérature à l'Université de Poitiers. Autour de la table, trois auteurs, non écrivains au départ, qui ont chacun écrit sur le travail : Martine Sonnet, historienne qui a publié *Atelier 62* (Le temps qu'il fait, 2008), sur l'histoire alternée de son père forgeron et celle de l'usine Renault à Billancourt ; Thierry Beistingel, cadre DRH dans les télécommunications, auteur de deux romans dont le dernier, *Retour aux mots sauvages* (Fayard, 2010) ; et Joachim Séné, webmaster et blogueur dont les écrits abordent les conditions de travail en openspace (5 livres chez publie.net). Trois auteurs qui donnent un aperçu de la richesse littéraire que renferme le thème travail : style désopilant à la lecture, par Thierry Beistingel, d'un script de téléopérateur, description minutieuse du travail d'un forgeron chez Renault ou encore style très travaillé, même poétique, à la lecture de Joachim Séné.

ÉCRIRE LA PERTE DU TRAVAIL

Des formes et des styles différents qui témoignent toujours d'une tension entre le travail épanouissant et le travail souffrant. Car l'un des grands aspects du thème littéraire est le travail qui s'éteint, notamment l'écriture des luttes sociales. Lutte pour garder son emploi, pour faire vivre l'usine dans laquelle les ouvriers font chaque jour, depuis vingt ans, les mêmes gestes. Écrire cet engagement, c'est ce qu'a fait Sylvain Rossignol avec *Notre usine est un roman* (La Découverte, 2008). Réunis en association, les salariés du Centre de

recherche de Romainville ont lutté contre la fermeture du laboratoire, à l'époque fleuron de la multinationale pharmaceutique Roussel-Uclaf, mais en vain puisque celui-ci a fermé en 2006. Ils ont cherché plusieurs approches afin de narrer ce conflit social : scientifique avec une thèse en sociologie du travail soutenue en 2008 par Mélanie Guyonvarch ; romanesque avec l'œuvre de Sylvain Rossignol ; cinématographique avec un scénario d'Olivier Gorce et de Dominique Cabrera. Annick Lacour, ex-technicienne de laboratoire, déléguée CGT et présidente de l'association des anciens salariés de Roussel-Uclaf, explique ce besoin d'écrire leur combat : «*Nous avons besoin que l'on nous regarde, mais nous-mêmes ne pouvions pas l'écrire.*»

BESOIN DE RECONNAISSANCE

Sociologue, écrivain et scénariste, les trois auteurs se sont confrontés à des résistances, résumées par Sylvain Rossignol : «*Il s'agissait d'une commande politique de salariés ayant perdu une bataille. Il fallait conjuguer émotion des ouvriers et lutte de communication, avec des salariés qui prenaient à témoin le public.*» La perte

d'un emploi est souvent assimilée à l'absence de salaire. Or, les auteurs ont tous fait l'expérience qu'écrire sur la perte d'un travail, c'est avant tout écrire la disparition d'un savoir et d'un patrimoine.

Le monde professionnel, un objet littéraire complexe qui demande de l'objectivité tant il appartient à la réalité, alors même qu'il est profondément lié au sujet qui travaille, donc à l'affect et la subjectivité. C'est une particularité majeure de cette écriture qui, selon Gérard Mordillat, écrivain, scénariste et réalisateur, manque cruellement de reconnaissance : «*Dès que l'on écrit sur le travail, les commentateurs ne considèrent plus notre œuvre comme de la littérature. Écrire sur ce sujet, c'est être immédiatement exclu de la littérature, être mis dans un rayon B. Comme si l'idée de mettre l'histoire d'un charpentier à l'égal d'un roi shakespearien était exclue. Or, moi, mon seul enjeu est littéraire.*» L'auteur s'agace de l'automaticité avec laquelle l'écriture sur le travail est rangée du côté de l'enquête ou du témoignage. Et l'écrivain de conclure la journée sur cette invocation : «*Cessons de parler des livres sur le travail, parlons de livres !*» ■

LE PALMARÈS 2012 DE FILMER LE TRAVAIL

Le 3^e festival Filmer le travail a présenté une cinquantaine de films du 3 au 12 février 2012 à Poitiers, dont une vingtaine en compétition. C'est un rendez-vous de rencontre privilégié entre des réalisateurs, des chercheurs, des acteurs du monde du travail et des publics. Le grand prix, remis par la Région Poitou-Charentes, revient au documentaire *Les Conti, gonflés à bloc* réalisé par Philippe Clatot. Le prix spécial du public, décerné par un jury amateur en tenant compte des votes du public et remis par la Ville de Poitiers, revient au documentaire *Entrée du personnel* réalisé par Manuela Fresil. Le prix Restitution du travail contemporain, remis par le ministère du Travail, de l'Emploi



et de la Santé, revient au documentaire italien *Scuola Media* de Marco Santarelli. Le prix Valorisation de la recherche, remis par l'Université de Poitiers, revient au documentaire *Le jardin des merveilles* réalisé par Anush Hamzehian. La mention spéciale du jury revient à *La gueule de l'emploi* réalisé par Didier Cros.

Images extraites des films *Les Conti* (haut), *Entrée du personnel* (bas gauche), *Scuola Media* (bas droite).

IMAGES DU TRAVAIL

Lors de sa première édition, le festival Filmer le travail a organisé un colloque international et pluridisciplinaire sur le thème «*Images du travail, travail des images*», avec la collaboration active du laboratoire de sociologie de l'Université de Poitiers, le Gresco (EA 3115) et d'une cinquantaine d'intervenants. Jean-Paul Géhin et Hélène Stevens, enseignants-chercheurs au Gresco, ont dirigé la publication des actes, avec la participation d'Émilie Aunis, doctorante en sociologie. La coédition Presses universitaires de Rennes /Atlantique a permis d'inclure 36 pages de photos (332 p., 18 €).



***Croquis-Démolition* de Patricia Cottron-Daubigné est un texte en cadences mécaniques, un texte de combat, délicat et sonore.**

Par **Myriam Marrache-Gouraud** Photo **Claude Pauquet**

L'âpre goût du monde

Il arrive un moment où écrire le travail, c'est écrire ce qui n'est plus. Deux mots posés côte à côte, *Croquis-Démolition*. Un titre disjoint, mais pas trop – il reste un tout petit trait d'union. Pas de préposition, on a perdu le de, le pour, le sans, le avec, le sur, le sous, le dans, le hors... La préposition, ce sera celle qu'on voudra. L'assemblage des deux mots pose des questions, et sans y répondre il reste un peu béant, visage des visages perdus de travailleurs abandonnés rencontrés dans le livre. Qui est croqué ? Comment croquer ? Comment ne pas se laisser croquer ? Comment croquer ce qui se démolit ? Est-ce en croquant qu'on échappera à la démolition ? Comment remplir un petit creux dans la disparition ? Mais qu'est-ce donc que ce texte de Patricia Cottron-Daubigné ? Poésie, croquis, chronique ? Quel genre d'écriture est ici à lire ?

FAIRE MENTIR L'IMPUISSANCE

C'est une question que je me suis posée, la première fois que ces textes vinrent à moi. Je les ai entendus gueulés, murmurés par leur auteur, dans un espace forum agrandi par leur présence, et resserré autour du ton, de la conviction, du rythme et des sons du texte.

Un texte en cadences mécaniques, en broyeuse humaine, un texte de combat. Délicat et sonore cependant, mais qui laisse la bouche sèche, la peau durcie.

L'article de presse rendrait compte de la vérité de ce qui s'est passé, tandis que le poème évoque, et donne la parole aux muets. Ce volume advient comme un réservoir susceptible de contenir ce qui échappe aux regards, tant le poète recueille ce que d'autres n'ont pas ramassé, et qui va disparaître, corps et biens. Il les ramasse alors, les prend au creux de ses mains, les regarde et les caresse pour leur redonner un peu de souffle, et puis de la vie : là une goutte d'huile et qui gicle, ici des larmes qui ne sont plus retenues, le contact un peu trop fort d'une main qui se serre, un pas et son frémissement, son écho qui ne sonnera plus, bientôt, dans ces murs, tout est recueilli. Le poète est un conservateur, il réunit ces pièces évanescences dans son musée de papier, afin que nul ne puisse les oublier, ni dire qu'elles n'ont jamais été. Il voit la bulle qui crève, l'espoir qui s'amenuise dans un regard, le décou-

ragement dans la ligne des épaules, le métal dans une voix. Musée sensoriel, musée de sensations nombreuses, portées et déposées dans cet herbier recueilli de mots, avant d'être perdues. Le poème est le tombeau dans lequel on enferme les objets du défunt, et la triste musique de la perte d'un monde qui accompagne la perte des gestes ou des élans de ceux qui sont brisés. Il donne une voix à celles qui s'épuisent, aux vaines revendications politiques qu'on n'écoute plus, il superpose son porte-voix que peu liront, et bien entendu pas ceux qui devraient les entendre, mais ainsi, tout de même, à sa manière discrète et comme une vibration il rompt le silence, il fait mentir l'impuissance. Car il sait voir et montrer ce qui se trame, ce qui s'entend mal, ce qui s'ébruite et s'envole. Comme les roseaux de Midas, le poète souffle et diffuse, disperse et répand les idées, les faciès, les paroles, les bruits des arrêts de machine, les odeurs, les souffles rauques et sombres, les stridences ou les cliquetis des langages muets que certains voudraient faire taire : les mauvaises nouvelles.

ÉCHAPPER AU SILENCE

Dans le genre du tombeau. Peindre ce qui se meurt, sans penser que c'est vanité. Ériger des stèles de ce qui fut, célébrer les désormais fantômes. Tombeau de l'usine, oraison funèbre de celle qui est entendue comme l'être cher que l'on perd en la verdeur de son âge, en pleine possession de ses moyens, reconnaissance de ses mérites, de l'attachement qu'on avait pour elle. Tombeau écrit avant la mort, désir irrationnel... quelque chose survivra. *Memento mori*, qui conjure la douleur et la peur de la mort en la disant. La voix poétique peut-elle toucher encore, si ce n'est troubler les puissances d'aujourd'hui, on ne le sait, mais elle instaure l'idée, peut-être, en perçant le silence, en écrivant un tel tombeau, de faire renaître l'usine de cette fin promise, poèmes écrits avant, d'autres après, le ton est-il le même ? La fin du rêve orphique est bien désenchantée, et cependant oui, l'usine revit ici et pour toujours d'une vie autre dans ces lignes, et par les pleurs qui s'y disent, et par la célébration, par un cœur généreux, de l'attachement profond pour une si chère chose. Est-ce que c'est cela, la poésie engagée ? Celle qui parle de com-



Myriam Marrache-Gouraud est docteur en littérature française de la Renaissance, ingénieur de recherche CNRS en analyse des sources, à l'Université de Poitiers.

bats politiques, de luttes ouvrières, de revendications raciales, sociales ? Ce qui se lit ici, c'est une poésie ouvrière, mais ouvrière comme le serait une abeille, une fourmi, de cette sorte d'écriture qui creuse des galeries, qui forme son alvéole, qui construit quand tout partout s'effrite et menace ruine, perte. De cette écriture qui porte ce qui est plus lourd qu'elle, non pas par courage, mais parce que c'est simplement sa nature et sa tâche, parce qu'elle sait le faire, et qu'elle est née pour, comme la fourmi porte, sans protester, par tropisme naturel, plusieurs fois son poids.

Un refuge de mots pour créer un abri, échapper au silence, partager, un peu, les fardeaux si lourds soient-ils, si insupportables soient-ils, alléger la peine, en en prenant une part, en offrant des mots pour ces larmes. La fin de la page blanche. Mains de l'ouvrier, mains du poète, qui a les mains les plus propres ? Qui transpire, qui s'épuise le plus ? Engrenages et rouages, lignes et caractères, mains fuligineuses, papier noirci... Quand l'usine ne sera plus, les mots dans leur mécanique inexorable l'auront remplacée, dans leur huile noircie et dans la

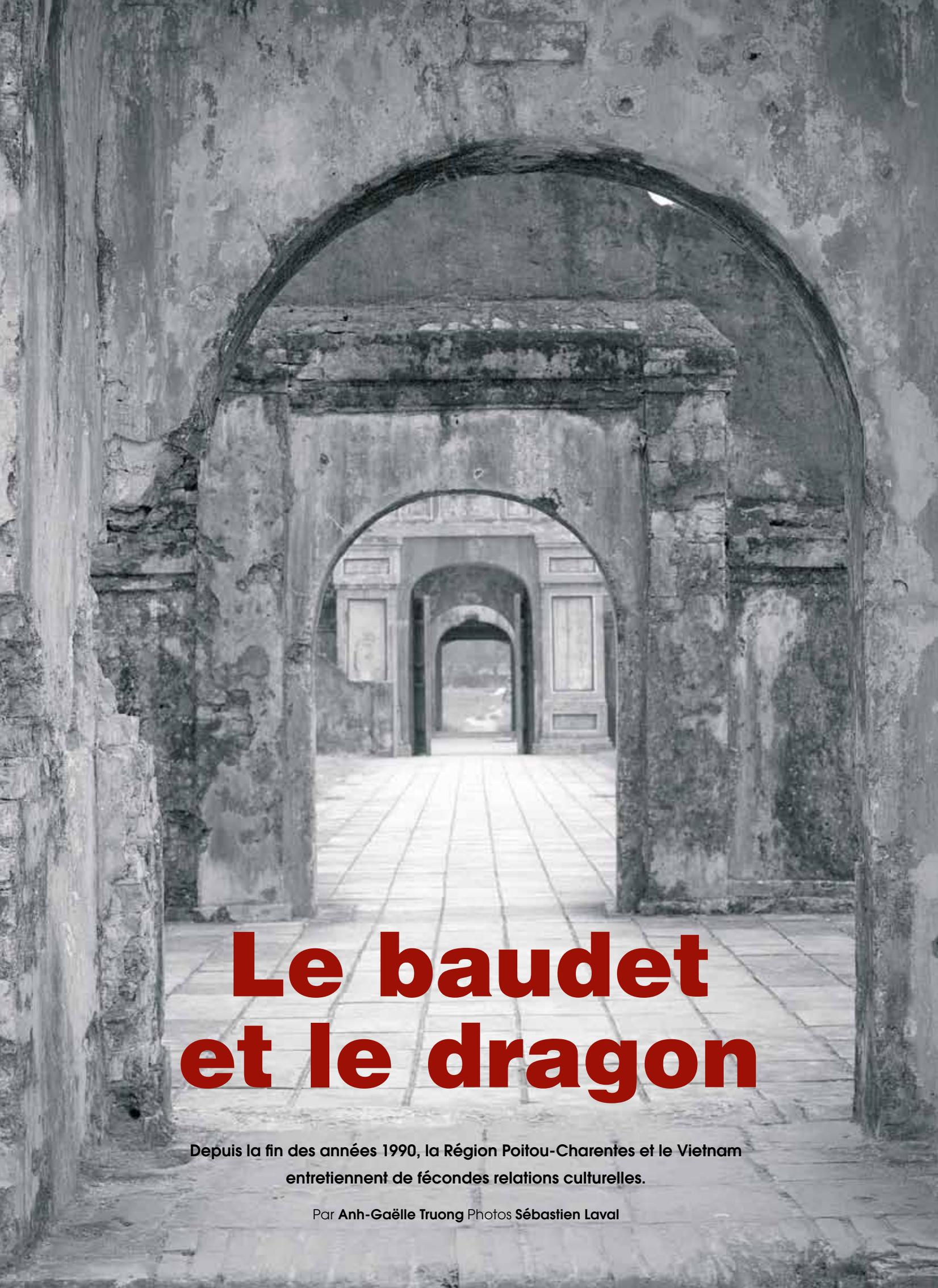
sueur ou les larmes qui ont accompagné leur apparition, dans leur travail interne au poème autant que dans leur processus de création, les mots resteront présents, imprimés, eux, tiendront toujours debout l'édifice de la fierté, la mémoire. Mémoire de quoi ? Pour les anciens acteurs de cette production autant que pour les lecteurs qui n'y connaissent rien, cet endroit, grandi jusqu'à l'universel par les linéaments de l'écriture, c'est tous les endroits du monde où de telles choses adviennent, c'est désormais par les profondeurs des tuyaux, des systèmes, des liquides, des bruits, de l'encre enfin et de la voix, un lieu que nul ne peut ignorer, nul ouvrier, nul puissant patron, nulle conscience, fût-elle, comme l'était la mienne, la plus éloignée possible de cet univers industriel. ■

Originnaire de Surgères en Charente-Maritime, Patricia Cottron-Daubigné vit et travaille aux abords du Marais Poitevin. Derniers livres parus : *Des paniers de fruits dorés, comme* (Tarabuste, 2006), *Une manière d'aile* (Soc et Foc, 2008), *Scénographies avec vaches* (publie.net, 2008), *Croquis urbains, héro* (Contre-allées, 2010), adaptation de *Gilgamesh* («Folioplus», Gallimard, 2011), *Croquis-Démolition* (La Différence, 2011, 74 p., 10 €).



Installation de Rémi Polack sur la rue Le Loi, lors du festival de Hué 2006.

Page de droite, la citadelle de Hué, cité impériale classée au patrimoine mondial de l'humanité par l'Unesco.



Le baudet et le dragon

Depuis la fin des années 1990, la Région Poitou-Charentes et le Vietnam entretiennent de fécondes relations culturelles.

Par Anh-Gaëlle Truong Photos Sébastien Laval

Le premier orchestre symphonique vietnamien, la première compagnie de danse contemporaine, le premier spectacle de clowns vietnamiens applaudis au festival d'Avignon, le premier grand festival de création du Vietnam, une bande dessinée collective franco-vietnamienne aujourd'hui épuisée, un court métrage franco-vietnamien primé au festival «Aux frontières du court» de Marseille... De nombreuses et fructueuses créations sont à mettre au crédit de la coopération culturelle établie depuis la fin des années 1990 entre la région Poitou-Charentes et le Vietnam. À quoi est due cette réussite ? Qu'est-ce que cette «signature Poitou-Charentes» que le producteur nantais Philippe Bouler évoque pour qualifier ces processus de cocréation ?

Il fallait, au préalable, comprendre la culture vietnamienne : un mélange de social réalisme communiste – prédominant dans l'audiovisuel – et d'excellence classique apportée par l'enseignement russe notamment dans les sphères du cirque, des beaux-arts, de la danse ou de la musique. Le relâchement de l'emprise soviétique ayant conduit à de profonds déficits de formation dans certaines disciplines. Enfin, la volonté de donner

La fanfare des Traîne-Savates suivie par des majorettes vietnamiennes dans les rues de Hué en 2010.



à leurs productions une dimension internationale a souvent conduit les Vietnamiens à privilégier l'art de la copie aux dépens de l'expression de leur culture traditionnelle qui n'affleure plus que ça et là.

François Serre, professeur de son au Lycée de l'image et du son d'Angoulême, le Lisa, intervient depuis plusieurs années, plusieurs semaines par an, auprès des élèves de l'École supérieure de théâtre et de cinéma (ESTC) de Hô-Chi-Minh-Ville. «*La pensée culturelle vietnamienne est communiste et l'ensemble de l'audiovisuel vietnamien a été formé par les Russes. L'idée sociale réaliste selon laquelle les films doivent être compris par tout le monde, sur les cinq continents, ne conduit pas à réaliser de super films...*» Et les derniers enseignements datant de 1975, «*l'audiovisuel vietnamien souffre d'un réel déficit de formation*» – la méconnaissance des évolutions techniques et des codes culturels internationaux l'empêchant de connaître un développement international. «*Mon travail consiste à leur redonner un niveau d'écoute et de fabrication international.*» Histoire d'en finir avec des erreurs anecdotiques mais significatives comme placer *Jingle Bells* en bande-son d'une scène se passant en été...

UNE FORTE EMPREINTE RUSSE

En 2006, au cirque de Hanoï, Hugues Roche, le directeur de la compagnie niortaise de clowns, Les Matapeste, constate : «*Les clowns les plus âgés avaient une excellente formation, surtout corporelle, que leur avaient dispensée les Russes. Par contre, ils avaient tendance à se transmettre les numéros d'anciens à jeunes et à vouloir faire du cirque international en copiant les Occidentaux.*»

Les atouts et les lacunes du Conservatoire de Hanoï tels que les perçoit en 1997 Claudine Gilardi, directrice de l'Orchestre Poitou-Charentes, sont aussi modelés par les Russes. «*Les cordes avaient un excellent niveau grâce à la formation en Russie tandis qu'il n'y avait pratiquement pas de cuivres ou de vents. L'harmonie était très faible et les instruments de très mauvaise qualité.*»

En 1998, la chorégraphe Régine Chopinot, alors à la tête du Ballet Atlantique, elle, est très impressionnée par ce qu'elle voit au Ballet-Opéra et à l'École supérieure nationale de danse du Vietnam. «*La formation est hallucinante. Ils disposent de studios avec une logistique incroyable et l'enseignement est d'une qualité... Ils apprennent l'histoire, l'anatomie, la musique... Ils sont vraiment très aboutis.*» Pas de déficit de formation donc en danse au Vietnam, ni de différence particulière avec les autres pays quand il s'agit d'appréhender la danse contemporaine. «*La danse contemporaine, par son abstraction, est compliquée à accueillir partout dans le monde et à tout moment. Même quand Cunningham meurt, la danse contemporaine n'atteint pas le grand public.*»



Chez les dessinateurs non plus, pas de déficit de formation à combler, seulement des horizons à ouvrir. Quand Gérard Gorridge, professeur de bande dessinée à l'École européenne supérieure de l'image à Angoulême, anime en 2001 sa première master class à l'École des Beaux-Arts de Hanoï, il trouve de très bons artistes, rôdés aux techniques académiques du dessin de nus, de perspective, à partir de modèles... En revanche, «ils ne connaissent rien à la bande dessinée».

CRÉATION DE NOUVELLES FORMES

Pour Adrien Guillot, chargé dès l'édition 2006 du festival de Hué d'y faire valoir les arts de la rue, «ces échanges ne s'inscrivent pas dans une logique d'import-export où les Français apporteraient leur modèle. Une véritable coopération est recherchée, entraînant de nouvelles formes de création partagées entre artistes, propices au dialogue des civilisations.»

Et pour le producteur Philippe Bouler, associé (à l'époque en binôme avec Jean Blaise) à son organisation depuis la première édition du festival en 2000¹, ce processus de cocreation franco-vietnamienne est singulier. «Ça, on peut dire que c'est la signature du Poitou-Charentes. À Hué, contrairement aux artistes d'autres nationalités qui viennent montrer leur spectacle aux Vietnamiens et repartent au bout de deux jours, les Français préparent les spectacles sur place avec des équipes vietnamiennes.» Ainsi, par exemple, le sculpteur Denis Tricot est venu faire une semaine

en repérage en novembre 2009 et a réalisé ses installations dans le mausolée de l'empereur Thu Duc et dans le palais Dien Tho pour l'édition 2010 avec cinq Vietnamiens, professionnels du bois, avec lesquels il a passé une dizaine de jours. «Je n'ai pas eu l'impression d'être un artiste invité, j'ai partagé avec mon équipe tous les moments de travail et de vie quotidienne.»

Pour la prochaine édition du festival qui aura lieu du 7 au 15 avril 2012, la compagnie Carabosse va enfin enflammer la cité impériale – «ça fait douze ans que je les attends !», se réjouit Philippe Bouler. Pour ce faire, seule une équipe réduite viendra des Deux-Sèvres au Vietnam. L'objectif étant d'utiliser les quarante jours de résidence avant le spectacle pour composer une équipe de quarante Vietnamiens et le concevoir sur place. Philippe Bouler lui-même passe environ quatre mois

Intervention de M. Chat (Thoma Vuille) avec des dizaines de jeunes dans la rue Le Loi, lors du festival de Hué 2008.

Trong Ly a chanté avec Francis Cabrel à l'Opéra de Hanoï en octobre 2009 avant de se produire au festival de Hué en 2010.

FESTIVAL DE HUÉ 2012

Venues du Poitou-Charentes pour représenter la région, principal partenaire du festival, la fanfare Jazz Combo Box anime les rues de Hué, la compagnie Carabosse enflamme littéralement la cité impériale et la scénographe Vanessa Jousseume propose des écoutes alanguies de textes extraits de la littérature romantique vietnamienne sur ses Oreillers rouges. D'autres artistes français, invités par la ville de Rennes ou l'ambassade de France, se joignent



aux centaines d'autres venus du monde entier pour cette 7^e édition du festival de Hué qui se déroule du 7 au 15 avril. www.huefestival.com



Les sinueuses lignes de bois de Denis Tricot dans le mausolée Thu Duc en 2010.



Cérémonie d'ouverture du festival de Hué 2008 avec la fanfare du Snob.

par an dans la seule perspective de préparer le festival. Et le producteur de multiplier les exemples pour montrer combien ces artistes-là respectent la culture vietnamienne. Ce respect semble d'ailleurs un élément essentiel pour expliquer la relative facilité qu'il a eue à «pousser le bouchon» toujours un peu plus loin dans les propositions faites au Comité populaire, au directeur du festival ou au ministère de la Culture vietnamien. Alors que la musique au Vietnam ne se conçoit que jouée dans une salle, avec les musiciens et les spectateurs assis, la fanfare niortaise du Snob bouscule les habitudes des rues de Hué en 2008. Alors que le patrimoine sacré et religieux n'a jamais été investi, Denis Tricot obtient l'autorisation des descendants de l'empereur d'installer ses élégantes et sinueuses lignes de bois dans le mausolée de Thu Duc. *«En comprenant*

L'Orchestre symphonique de Hanoï en concert à Châtelleraut le 13 mai 2007 sous la direction de Xavier Rist, qui est intervenu avec des musiciens de l'Orchestre Poitou-Charentes au Conservatoire de Hanoï de 1997 à 2007.



ce tombeau construit selon les principes taoïstes, j'ai pu instaurer un dialogue avec le site. L'installation a été très appréciée.» Un équilibre savant d'audace – «dès les débuts du festival j'ai dit au comité de pilotage l'impossibilité de fournir des éléments précis sur la teneur des spectacles de création», précise Philippe Bouler – et de respect a permis d'instaurer la confiance entre les Français et les Vietnamiens.

DU TEMPS AVANT TOUT

Autres traits communs à ces réussites : le temps accordé et la qualité du savoir transmis. *«Les bonnes coopérations donnent de la liberté. Il faut fournir les supports pour qu'ils puissent marcher tout seuls et du temps, au minimum sept ans pour fabriquer une relation ouverte et dynamique»*, résume Régine Chopinot. De 1998 à 2005, elle multiplie les allers et retours entre La Rochelle et Hanoï pour *«transmettre ma passion, causer, entendre, essayer de fabriquer de l'intelligence, de la curiosité, de l'obstination»*. La chorégraphe a ainsi contribué à donner naissance à la première compagnie de danse contemporaine du Vietnam, la Compagnie +84 créée par trois de ses anciens élèves. *«Et, ajoute-t-elle,*



Les Matapeste au palais Anh Dinh lors du festival de Hué 2006.

les liens que nous avons tissés sont si fort qu'ils ne disparaîtront jamais. Je sais que si un jour je suis SDF je serais toujours accueillie là-bas.»

De 1997 à 2007, Xavier Rist et quelques musiciens de l'Orchestre Poitou-Charentes ont accompagné le Conservatoire de Hanoï dans la création du premier orchestre symphonique du Vietnam. Résultat : au bout de dix ans d'échanges, l'orchestre fonctionne de façon autonome et, aboutissement inimaginable de cette coopération, le groupe de rock français Indochine leur demande d'assurer la partie symphonique du concert du 19 mai 2007 au Palais Omnisport Paris-Bercy devant 17 000 personnes. Pour la directrice de l'OPC, Claudine Gilardi, «*c'est une belle fin pour une coopération exemplaire*». Elle regrette cependant que des liens n'aient pas été conservés avec la Région Poitou-Charentes depuis l'envol de l'orchestre vietnamien. Une belle relation est aussi née entre Les Matapeste niortais et les deux clowns Phung Dac Nhan et Pham Thanh Duong. «*Pour nous ce fut une expérience unique et très forte en particulier parce que nous sommes partis de presque zéro*», confie Hugues Roche. Pourtant, membres du cirque de Hanoï, Nhan et Duong sont devenus clowns par défaut. Cinq ans après la première session de formation assurée par les Matapeste, suivie de nombreuses autres au Vietnam ou en France ; après avoir approfondi leur appréhension de l'espace, de l'écriture, de la pantomime, les clowns vietnamiens ont créé un spectacle de 55 minutes, en vietnamien, accompagné de musiciens vietnamiens du théâtre Chéo, applaudi au festival d'Avignon 2011 mais aussi au Très grand conseil des clowns de Niort, à Tremblay-en-France ou au Luxembourg. «*La clé paradoxale de ce succès en France, explique Hugues Roche,*

c'est que nous avons réinjecté de l'asiatique dans leur pratique de clowns. Les spectateurs d'Avignon étaient ravis parce qu'ils avaient voyagé.»

Le dessinateur Gérard Gorridge est heureux de l'expérience qui lui est offerte en 2001 d'animer un premier cycle de master class avec une dizaine d'élèves de l'École des Beaux-Arts de Hanoï. En 2004, paraît *Ké Moi*, un ouvrage collectif très remarqué au Vietnam et en France. Mais il garde du deuxième cycle entamé en 2004 un goût d'inachevé. Ces master class se sont terminées par l'exposition de planches au festival de Hué 2008 sans se traduire par une publication de ce qui devait s'intituler *Mat Ké* (Le visage raconte). Il regrette que le soutien à l'édition, promis par la Région, ne se soit pas concrétisé. «*C'est dommage, même s'il y a des planches, la BD n'existe pas tant qu'elle n'est pas éditée.*»

UN MARCHÉ AUSSI

Au-delà de sa propre expérience, le dessinateur pointe l'intérêt économique d'une présence de la bande dessinée française au Vietnam. «*La croissance vietnamienne atteint 8 % par an, c'est un marché important où il est important d'asseoir l'influence européenne. Surtout quand on a déjà gagné la confiance des acteurs, c'est regrettable de ne pas continuer et de se faire rattraper par les autres.*» Les autres : les mangas japonais et la BD belge. «*Les Belges ont créé un festival de BD qui se déroule en juin à Hanoï, les auteurs présents sont exclusivement belges.*» L'intérêt économique est aussi évoqué par François Serre, du Lisa. «*Il ne faut pas négliger cet aspect de notre coopération. Si nous ne formons pas les élites vietnamiennes au cinéma européen, ils n'achèteront jamais nos films.*» ■

1. Le festival de Hué est né en 2000 avec un soutien financier français d'un million de dollars (ministères des Affaires étrangères, de la Culture, secrétariat d'État au Tourisme, Régions Poitou-Charentes et Nord-Pas-de-Calais, sponsors) dégressif au fil des éditions. Seule à n'avoir pas réduit ses engagements, la Région Poitou-Charentes est à ce jour le partenaire principal du festival en attribuant 150 000 euros à l'édition 2012.

Dans le dialogue des civilisations

Paul Fromonteil, ancien vice-président de la Région Poitou-Charentes, délégué général de l'Association internationale des régions francophones (AIRF), membre du PCF, est l'un des principaux artisans des relations avec le Vietnam.

L'Actualité. – Entre la France et le Vietnam l'histoire n'a-t-elle pas entremêlé des liens et des obstacles ?

Paul Fromonteil. – L'Indochine a été pendant cent cinquante ans un des «joyaux» de l'empire français. L'Indochine a longtemps fasciné. Marguerite Duras, Régine Deforges ont su magnifiquement dire comment cette fascination se dégageait dans les contradictions et les confrontations. Mais cinquante ans après Dien Bien Phu des possibilités particulières sont ouvertes pour les relations entre le Vietnam et la France.



En 2008, Philippe Bouler, Paul Fromonteil, Sylvain Pothier et Alain Guillot dans la maison commune de Doi, à Thuong.

Grâce à sa longue façade maritime, le Vietnam fut le carrefour des mondes chinois, hindouistes, malais, etc. C'est la source de son charme. Mais la constitution de son unité et de son indépendance n'a été possible que par l'affirmation d'une identité originale intégrant des apports diversifiés de civilisations. Ainsi l'apport de l'apport de la France ne se limite pas à l'alphabet occidental et à l'urbanisme des villes. L'affirmation du Vietnam dans l'espace francophone est un signe de sa singularité mais aussi une volonté d'équilibre géopolitique avec le voisinage de la puissance du «grand frère» chinois. Regarder avec lucidité l'histoire, avec ses brûlures, c'est aussi dégager les éléments qui poussent vers un monde juste et de fraternité.

Comment appréciez-vous les relations établies entre le Poitou-Charentes et le Vietnam ?

Dès 1997, le Poitou-Charentes s'est fortement engagé dans des coopérations, principalement avec la Région de Hué mais aussi celles d'Hanoi (avec le conservatoire et l'orchestre national) et de Saigon (pour la danse contemporaine et l'École nationale de cinéma).

Le contexte était celui du 7^e sommet de la francophonie qui se tenait à Hanoi. Nous étions en période de cohabitation entre Jacques Chirac, Président de la République, et Lionel Jospin, Premier Ministre. Ces quinze années de coopérations de la Région avec le Vietnam sont remarquables par leur diversité. Des relations technologiques et humaines ont été tissées dans les domaines économique, culturel, universitaire, hospitalier. L'intérêt c'est d'être en situation de partenariat avec un pays en plein essor. Après quarante années de guerres terribles – il est tombé sur le Vietnam plus de bombes que sur l'ensemble du globe terrestre pendant la Seconde Guerre mondiale –, ce pays connaît une croissance à la fois démographique et économique : 85 millions d'habitants dont 40 % de jeunes de moins de 25 ans ; doublement du PIB en dix ans. La persistance de phénomènes négatifs – inflation et corruption – n'empêche pas le Vietnam d'être reconnu comme un pays à revenus moyens. Son rôle international s'affirme : il est l'un des moteurs du Sud-Est asiatique. Dans ces conditions, les coopérations peuvent se situer dans un esprit de réciprocité et d'échanges mutuellement avantageux. Par exemple, l'Ensm et l'EnsiP forment des ingénieurs cependant que Vietnam Airlines s'équipe en Airbus.

Le Vietnam, le Laos et le Cambodge sont officiellement dans l'espace et les instances francophones. Pourtant le français est complètement dépassé par l'anglais...

L'usage du français a toujours été limité, même au temps de l'Indochine coloniale, et malgré les efforts actuels il régresse encore. La seule façon d'assurer son avenir, c'est le développement des coopérations, des relations et rapports de tous ordres. De ce point de vue, il y a des raisons d'être optimiste : l'arithmétique démographique conduit le Vietnam à accueillir chaque année 600 000 élèves et étudiants supplémentaires. Les autorités ont le

souci d'assurer une diversité culturelle et linguistique la plus large et la plus élevée possible. C'est une chance à saisir pour la francophonie !

Les coopérations universitaires comme les jumelages de lycées picto-charentais avec ceux de Hué et de Saigon sont des éléments pour répondre à la nécessaire défense du français.

Certes la francophonie ne se limite pas à l'usage du français mais, dans la mondialisation, un espace linguistique francophone est un absolu besoin pour garantir la diversité culturelle de l'humanité. Le multilinguisme est aussi nécessaire pour la planète que la biodiversité !

Dans une mondialisation qui suscite peurs et crises, les coopérations et la francophonie sont-elles des éléments de réponses ?

Nous participons à l'ingénierie culturelle et nos artistes, nos créateurs sont en haut de l'affiche. En retour, nous recevons des clowns, des cinéastes, des danseurs vietnamiens... Ce dialogue des civilisations nourrit la recherche des valeurs, des biens communs, pour surmonter les peurs et donner du sens à la vie de chacun.

Nous sommes dans une phase de l'évolution de l'humanité où se cherchent de nouvelles formes de développement des sociétés. Dans cette recherche, les notions de coopération et d'interpénétration des niveaux de gouvernance sont essentielles. Lorsque Edgar Morin propose une «politique de civilisation», il part du constat que la Terre est une maison commune et que chaque être humain vit une communauté de destin avec les autres. Les pays, les territoires, les collectivités ne peuvent vivre en vase clos, ils sont emportés par un mouvement planétaire. Les projets partagés dans les coopérations prennent naturellement des dimensions sociales, solidaires et citoyennes dans des démarches innovantes.

Au Vietnam comme en Afrique ou dans les Amériques, la francophonie n'est pas le reliquat d'une puissance coloniale. Elle doit être un élément pour le vivre ensemble dans un monde de fraternité.

Passseurs de savoir

Les Universités de Poitiers et La Rochelle conduisent des programmes de coopération avec le Vietnam, de la formation des ingénieurs au développement de l'écotourisme.

Par Gaëlle Chiron Photos Sébastien Laval

D'un côté, il y a l'État vietnamien et sa volonté de développer des universités d'excellence pour peser dans l'économie mondiale, de l'autre une Université de Poitiers qui développe, grâce à la recherche, un savoir-faire et des techniques susceptibles d'être exportés à l'international. Une recette qui permet de développer, depuis 1995, des coopérations entre le Vietnam et l'université poitevine. Tout commence par la signature d'une première convention de coopération entre l'Ensma et l'Institut polytechnique d'Hanoï et d'Ho-Chi-Minh-Ville pour créer une filière francophone dans l'aéronautique. *«J'avais participé à plusieurs réunions avec des techniciens vietnamiens. J'ai fait le constat que pour vendre des avions au Vietnam, il fallait assurer une formation à ces techniciens»*, raconte Doan Kim Son, chercheur à l'Ensma et professeur à l'Université de Poitiers, aujourd'hui à la retraite. Dès lors que ce Vietnamien d'origine, poitevin d'adoption, a lancé le mouvement, la coopération avec l'Ensma se poursuit. Au total, huit cents ingénieurs ont été formés au Vietnam et, parmi les meilleurs éléments, vingt-trois étudiants sont venus faire leur doctorat à Poitiers. Et depuis, les coopérations se multiplient et prennent de l'ampleur.

UNE UNIVERSITÉ D'EXCELLENCE EN SCIENCES ET TECHNIQUES

C'est le cas de l'Université des sciences et techniques d'Hanoï, USTH, *«créée à la demande de l'État vietnamien qui voulait voir naître en son sein des universités d'excellence»*, explique Bernard Legube, directeur de l'École nationale supérieure d'ingénieurs de Poitiers et vice-président du consortium en charge des formations et de la recherche à l'USTH. *«L'État a fait appel à plusieurs pays dont la France. Un consortium de cinquante établissements de*

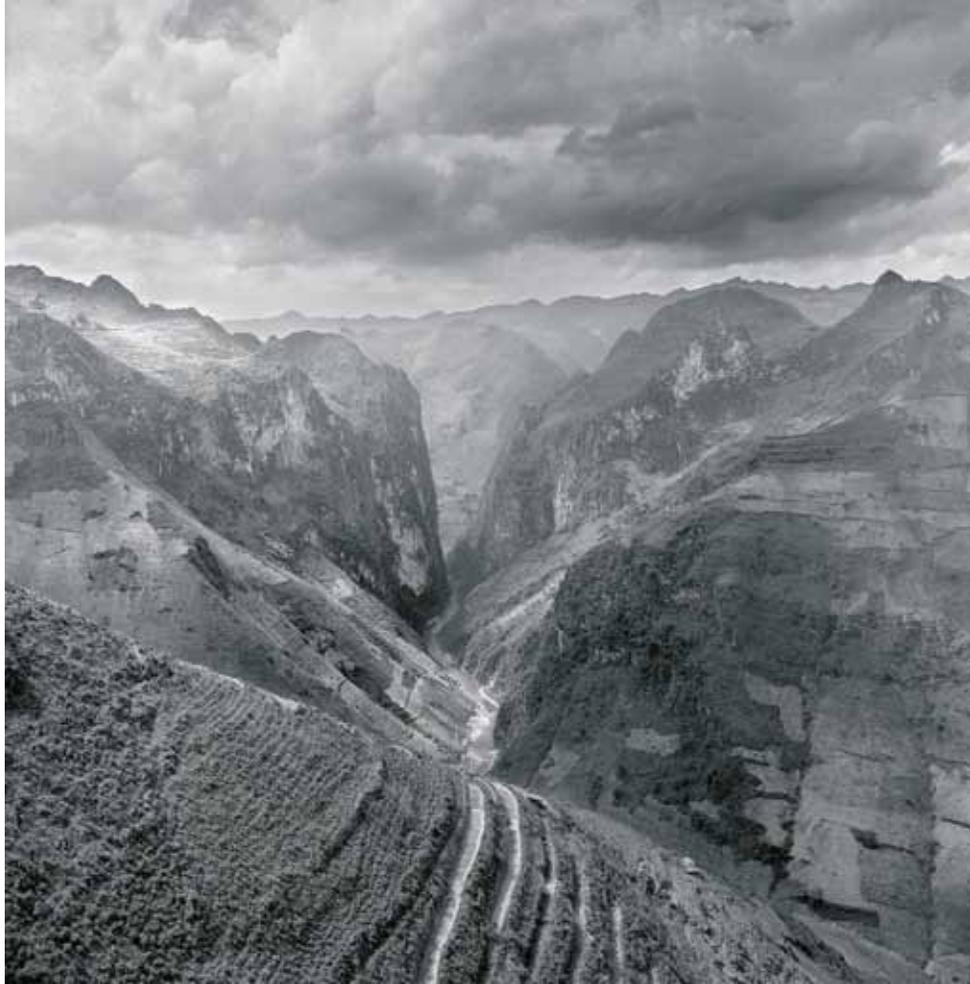
tout l'Hexagone s'est créé pour envoyer au Vietnam des enseignants français et former, dans les laboratoires français, des étudiants vietnamiens.»

L'USTH propose un parcours LMD (licence-master-doctorat) dans six grands champs disciplinaires porteurs pour l'industrie française : les nanomatériaux ; l'eau, l'environnement, l'océanographie ; les sciences et technologies de l'information et de la communication (Stic) ; l'énergie ; le spatial et l'application satellite ; la biotechnologie et la pharmacologie. Poitiers est présent dans les quatre premiers domaines. L'université est codirigée par un Français et un Vietnamien, et les enseignants sont quasiment tous des Français, dont des professeurs de Poitiers. En 2001, la troisième rentrée a été faite à l'USTH et une fondation a été mise en place pour lever des fonds, avec la promesse de participation de dix grands groupes français et de dix universités. *«Le gouvernement français met les moyens pour débloquent des bourses d'études aux étudiants vietnamiens. Quarante doivent venir faire leur thèse en France par an pendant dix ans et dans les six disciplines de l'USTH»*, affirme Bernard Legube.

RAYONNER À L'INTERNATIONAL

Et quand on lui demande l'intérêt d'un tel investissement, la réponse est sans appel : *«C'est une véritable valorisation de notre savoir-faire, l'occasion de vendre nos technologies et de rayonner à l'international.»*

Même sentiment pour Rémy Mulot, directeur du département informatique à l'USTH et du laboratoire Informatique et interactif à La Rochelle. L'Université de La Rochelle est également engagée dans ce partenariat par un master avec double diplomation (validité en France et au Vietnam) dans l'ingénierie informatique. *«Pour le moment, quasiment tous les enseignants de ce master*



Dans la province de Ha Giang située au nord du Vietnam, la route de Méo Vac à Dong Van et deux jeunes filles H'Mong.

sont français mais l'objectif est que d'ici deux à trois ans, il y ait la moitié d'enseignants vietnamiens. Et, pour chaque département disciplinaire, nous voulons former un laboratoire mixte international», précise Rémy Mulot. Une valeur ajoutée pour donner une dimension plus grande à la recherche développée au sein de l'Université de Poitiers.

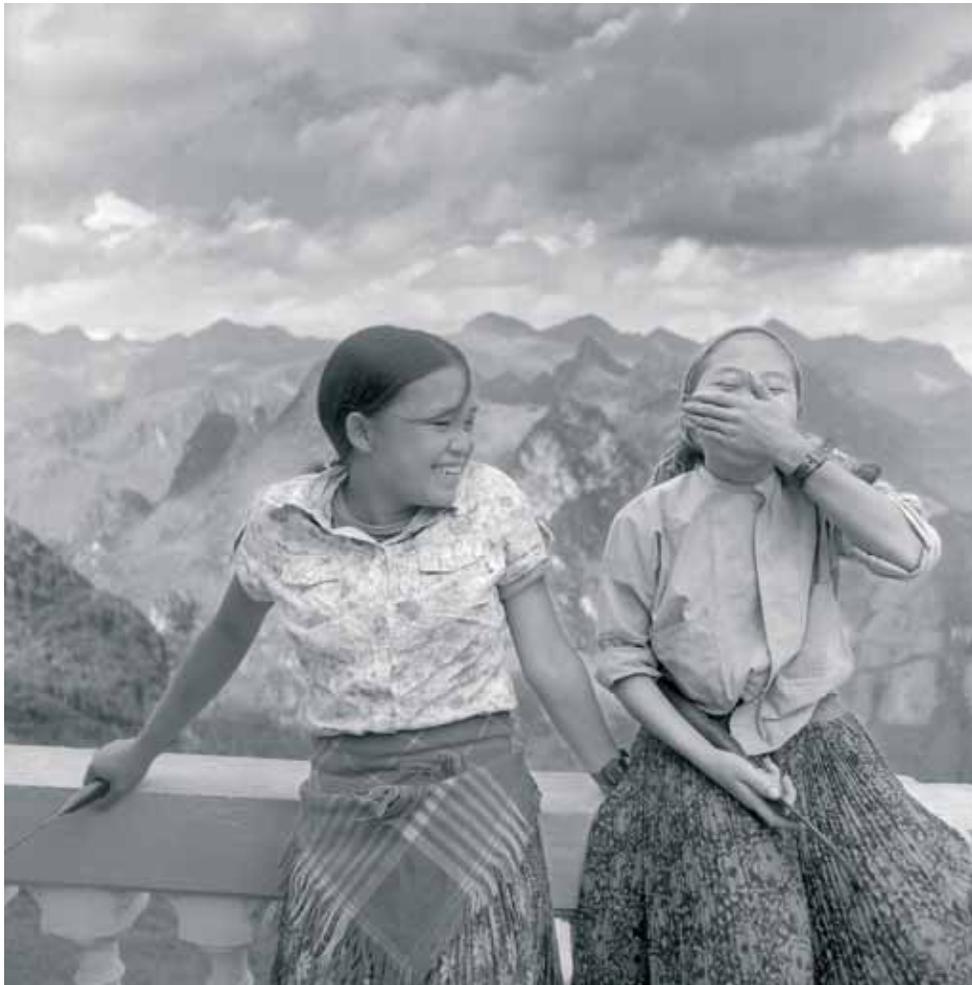
LE PARC NATIONAL DE BACH MA MISE SUR L'ÉCOTOURISME

Autre coopération entre l'université et le Vietnam : Prodétour, projet de développement de l'écotourisme autour du parc national de Bach Ma, site naturel qui s'étend sur 22 000 ha dans la province de Thua Thien Hué. Ce projet de coopération décentralisée est soutenu par le ministère des Affaires étrangères français, la Région Poitou-Charentes est le maître d'ouvrage et les maîtres d'œuvre sont l'Université de La Rochelle et l'École nationale de tourisme de Hué. Mickaël Augeron, enseignant-chercheur et directeur des formations patrimoines et tourisms à l'Université de La Rochelle, coordonne le projet.

Celui-ci est né d'un constat : le parc de Bach Ma souffre d'un manque de fréquentation et son patrimoine se dégrade à cause d'une forte humidité et de la végétation. Sa maison d'accueil, centre d'information pour les visiteurs et espace d'éducation à l'environnement, est vétuste et nécessite un réaménagement. Écotourisme, valorisation du patrimoine culturel du parc, sensibilisation à l'environnement... Prodétour inclut toutes ces préoccupations dans le développement du parc de Bach Ma. Les

sports de nature sont apparus comme une réponse appropriée pour renverser la dynamique et attirer de nouveaux visiteurs (produits d'appel). Pascal Lebihain, enseignant à la faculté de sport de Poitiers, a apporté son expertise pour baliser les possibilités de parcours touristiques dans le parc, un territoire «riche et vallonné, avec des maisons coloniales et des canyons exploitables en randonnée». Il est allé sur place pour «explorer le parc et ses abords pendant une semaine», explique-t-il. Il a préconisé un parcours acrobatiques en hauteur grand public (ensemble de plates-formes dans les arbres reliées entre elles par des filets, câbles, passerelles, etc.) et un parcours pour les plus aventuriers de deux heures qui découvriront des cascades, des canyons autour de cinq lacs, et observeront arbres et animaux rares... «Ces parcours, poursuit-il, sont fait pour les touristes étrangers, mais pas seulement. Depuis une dizaine d'années, la classe moyenne vietnamienne s'offre des vacances, même des courts séjours.»

L'Université de La Rochelle et l'École nationale de tourisme de Hué (ENTH) au Vietnam vont mettre en place des formations pour promouvoir ce tourisme durable par le biais de conférences, séminaires et ateliers pratiques. Objectif : former les professionnels vietnamiens, professeur de l'ENTH, de nouveaux enseignants et des professionnels du secteur à faire émerger et structurer de nouveaux produits et services touristiques, à moderniser la filière économique et renforcer leur savoir-faire dans l'éducation à l'environnement. Ces modules de formation seront assurés par des enseignants français et vietnamiens. Ce nouvel aménagement du parc de Bach Ma doit aboutir en 2013. ■



NEUROCHIRURGIE

Vingt ans de coopération avec le Vietnam

«**T**ransmettre notre savoir fait partie de notre mission.» C'est avec cette philosophie que Françoise Lapierre, neurochirurgienne à Poitiers, part depuis 1992 au Vietnam. Des missions qu'elle effectue deux à trois fois par an. «Dans les années

1990, des universitaires vietnamiens ont contacté plusieurs neurochirurgiens français pour les aider. Ils sont allés en éclaireurs dans le pays. J'ai moi-même été contactée par le professeur Guy Borne de Perpignan et Françoise Roux de Paris», raconte Françoise Lapierre. Depuis, elle a porté cette mission à Poitiers avec beaucoup de force.

DANS LES HÔPITAUX D'HÔ-CHI-MINH-VILLE ET DE HANOÏ. L'objectif, sur place, est de structurer un enseignement avec des cours, des examens, des ateliers pratiques avec dissection et des opérations en équipe. Des neurochirurgiens de toute la France partent en équipe pendant deux à trois semaines. Ils agissent dans trois hôpitaux à Hô-Chi-Minh-Ville et Hanoï. Pour financer ces missions, le programme compte sur le soutien du CHU de Poitiers par le biais de l'accord de coopération : une aide matérielle, une aide financière pour l'achat des billets d'avion, mais aussi en ressources humaines puisque le CHU finance des «postes fléchés». Ce

sont des neurochirurgiens vietnamiens qui viennent un ou deux ans au CHU de Poitiers pour se former. Ensuite, ils deviennent référents à Hô-Chi-Minh-Ville et Hanoï. Cécile Béneux, directrice des relations internationales, explique pourquoi le CHU soutient cette coopération : «C'est une coopération pragmatique et évaluable, emblématique de ce que l'hôpital recherche dans les échanges internationaux.» La Région Poitou-Charentes, le Département de la Vienne, des associations et des laboratoires aident également au financement.

80 CHIRURGIENS VIETNAMIENS. Depuis 2008 qu'elle est retraitée, Françoise Lapierre s'occupe davantage de l'organisation des missions : «Je planifie les opérations qui sont à faire sur place.» Elle se concentre sur un programme de neurochirurgie pédiatrique. Au mois de mars 2012, elle est trois semaines sur place et a établi un programme de formation sur les séquelles neurologiques. Depuis le début de cette coopération, une quarantaine de neurochirurgiens ont obtenu l'un des deux diplômes interuniversitaires, en plus de la formation postuniversitaire qui porte alors à quatre-vingts le nombre de chirurgiens aidés par cette coopération. Et si Françoise Lapierre continue de se rendre au Vietnam, même en retraite, c'est qu'elle «veut continuer un travail commencé. Quand les neurochirurgiens vietnamiens seront prêts, nous pourrons les laisser se débrouiller seuls. C'est d'ailleurs l'objectif.» Son souhait pour les missions à venir : «Cette coopération avec le Vietnam permet de former des jeunes des pays émergents. Mais pour le faire au mieux, il faut qu'eux puissent venir en France. Je regrette que cela soit de plus en plus difficile dans le contexte actuel.» Quoi qu'il en soit, Françoise Lapierre et les autres chirurgiens participant à cette coopération font en sorte de partager leur savoir-faire dans une discipline qui demande une formation solide, parfois trop superficielle lors de la formation initiale vietnamienne.

Gaëlle Chiron

Vue de Hanoï dans le vieux quartier.



Exposition des photographies de Sébastien Laval à la maison commune de Doi, à Thuong, district de Nam Dong.



SÉBASTIEN LAVAL

Les ethnies minoritaires du Vietnam

Depuis 2005, Sébastien Laval a entrepris de photographier les 53 ethnies minoritaires du Vietnam, acte d'amour pour un pays qu'il a découvert au début de sa mutation. Ce travail original du photographe poitevin a été salué et encouragé au Vietnam comme en France (Biennale d'art contemporain de Melle 2011). Il espère avoir terminé pour l'année de la France au Vietnam et du Vietnam en France, en 2013-2014.

L'Actualité. – Qu'est-ce qui vous attire au Vietnam ?

Sébastien Laval. – J'ai rencontré Daniel Roussel, l'ancien correspondant de *l'Humanité* au Vietnam, qui cherchait un photographe pour aller faire un repérage en vue de monter des raids en moto et en 4x4. En 1995, sitôt arrivés à Hanoï on a passé quinze jours dans les montagnes du nord puis on a traversé tout le pays par la route, en partie par la piste Hồ Chi Minh. Pendant un mois, je suis totalement immergé dans le pays. Un choc ! Tout me surprend et immédiatement je m'y sens bien. Depuis, j'y ai fait une trentaine de voyages. À l'époque, il n'y a pas d'infrastructures dans les montagnes, pas d'électricité partout comme maintenant. C'était vraiment différent. Je suis tombé sous le charme tout de suite. Je photographiais tout.

D'où vient ce sentiment de bien-être ressenti au Vietnam ?

Lors du premier voyage, deux hommes ont beaucoup compté parce qu'ils m'ont transmis l'amour de leur pays : Nhan, combattant de la guerre d'Indochine, qui a ensuite monté le centre de presse

vietnamien ; Dong Sy Hua, qui fut le traducteur des correspondants de presse. Tout de suite, ils m'ont mis dans le bain et ils m'ont ouvert les yeux sur leur pays. Le bien-être que je ressens au Vietnam vient de ces rencontres avec ces deux « monuments vivants » et de celles qui ont suivi.

Comment est venue l'idée de photographier les ethnies minoritaires ?

L'idée a germé doucement. Dès 1995, je constate que les montagnes du nord sont peuplées d'ethnies différentes et je me dis qu'il y aurait là un travail à mener. Au fil des voyages, l'évolution du pays et le développement du tourisme finissent de me convaincre qu'il faut absolument conserver une trace photographique avant que la vietnamisation ait fait son œuvre, avant que cette diversité culturelle soit effacée. Il y a 54 ethnies au Vietnam, dont une représente 85 % de la population et une quinzaine moins de 5 000 personnes, parfois quelques centaines. Ces ethnies sont réparties dans tout le pays, avec une concentration dans les montagnes du nord, dans le centre et sur les hauts plateaux, et quelques-unes dans le sud. Certaines viennent de Chine, du Tibet, du Laos.

À Hanoï, le musée d'ethnographie du Vietnam montre cette diversité culturelle mais toutes les ethnies ne sont pas représentées de la même manière. En 2005, je commence le projet avec Daniel Roussel. On décide de travailler sur une des ethnies les plus minoritaires, dans une zone géographique encore peu ouverte et difficile d'accès. On obtient l'autorisation d'y aller plusieurs jours. J'y retournerai une autre fois. C'est ainsi que j'ai commencé

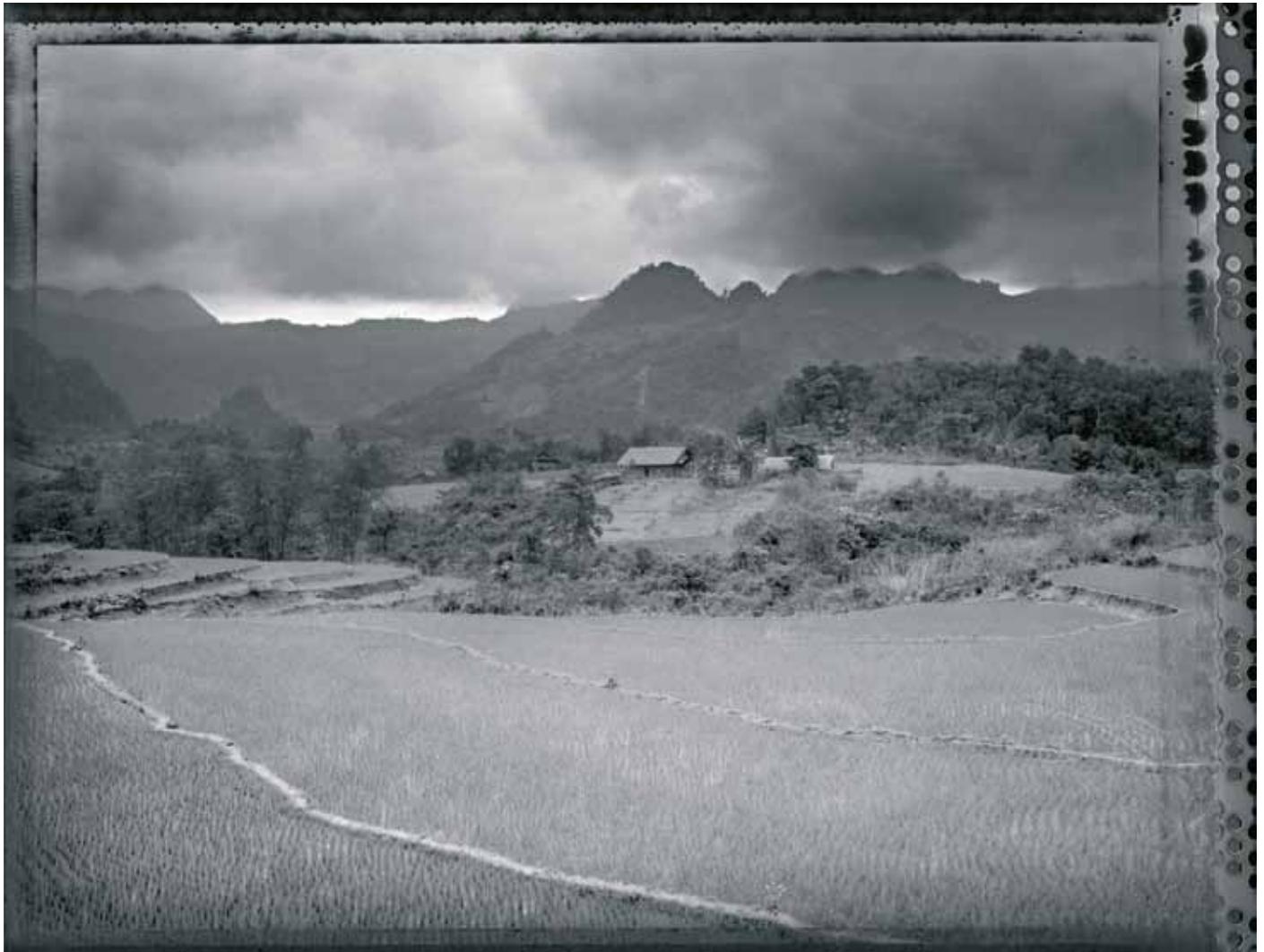
par photographier les Pa Then. Le musée d'ethnographie nous encourage à continuer pour une exposition en 2006. Quand nous invitons les Pa Then à voir l'exposition, une jeune fille très futée, qui a fait des études, est intarissable face aux télévisions et radios ; elle revendique même le projet. Ce qui ne me gêne pas car le but est de faire découvrir ces populations et de leur donner la parole. Pour moi le contrat est rempli.

Quelle fut l'étape suivante ?

Quand je parle de ce projet à la Région Poitou-Charentes, Paul Fromont et Sylvain Pothier me demandent s'il y a des ethnies proches de Hué afin de préparer une exposition pour le festival en 2006. Effectivement, il y a trois ethnies près de la frontière du Laos, les Co Tu, les Pa Ko et les Ta Oi. Le soutien de la Région fut précieux pour développer le projet, au plan matériel et humain. En effet, dans certaines régions, c'est un sujet sensible. Paul Fromont, qui connaît bien les responsables des comités populaires de Hué et de la province, a réussi à les convaincre. J'ai ainsi obtenu l'autorisation d'aller sur le terrain, ce qui n'empêche pas qu'à chaque niveau administratif, du district au village, il faut discuter avec un comité populaire et expliquer le travail. Sinon je suis considéré comme un touriste et je ne passe pas.

Après le festival de Hué 2008, Paul m'a proposé de continuer en allant photographier les ethnies minoritaires et les populations de deux autres cités impériales, Angkor au Cambodge et Luang Prabang au Laos, qui sont devenues des pôles touristiques importants en Asie du Sud-Est.

Recueilli par Jean-Luc Terradillos



Province de Ha Giang

Dans le district de Hoang Su Phi, à la frontière chinoise, les rizières en mars 2005.

Pa Then

Lan Lao, un vieil homme, et Xin Thi Vui, une jeune fille en costume traditionnel, dans le village de Nam Bo, situé à 5 heures de marche de la route la plus proche. Point de départ du projet de Sébastien Laval sur les ethnies minoritaires, en mars 2005.



Province de Lao Cai

Le district de Bat Xat, situé près de la frontière chinoise, est difficile d'accès.

Dao

Phan Thi Mieng, femme Dao (prononcez Zao) de 46 ans, à Lan Chac, en novembre 2011. Groupe de jeunes hommes, à l'issue d'une fête rituelle organisée pour le passage à l'âge adulte.

Ha Nhi

Ly Mo Be, jeune fille de 14 ans, devant sa maison en terre dans le village de choan Then, commune de Y Ti, en novembre 2011.



Province de Thua Thien Hué

Le district d'A Luoi, qui jouxte la frontière du Laos, est à 60 km à l'ouest de Hué mais à 3 heures de route. Le pont est situé dans le district de Nam Dong.

Pa Ko

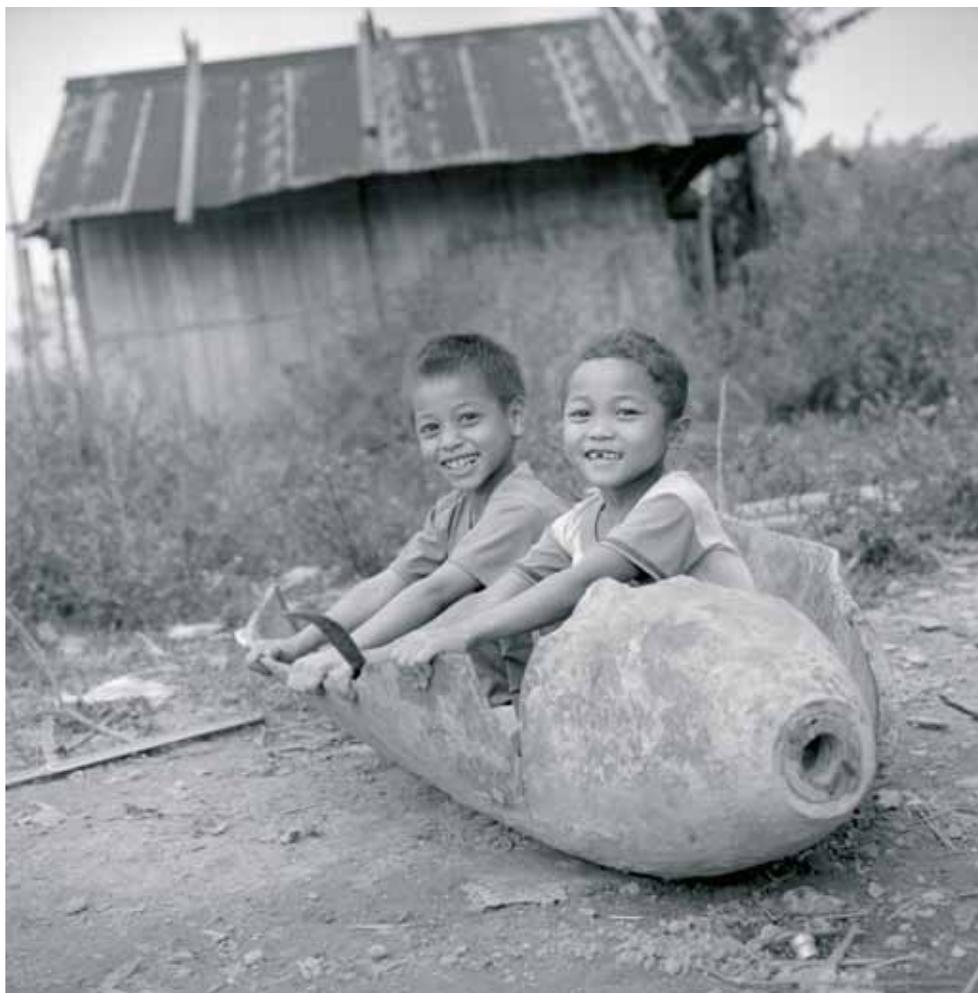
Huy et Son, deux enfants Pa Ko jouent dans la coque d'une bombe américaine, dans le village de A Pot en mars 2008.

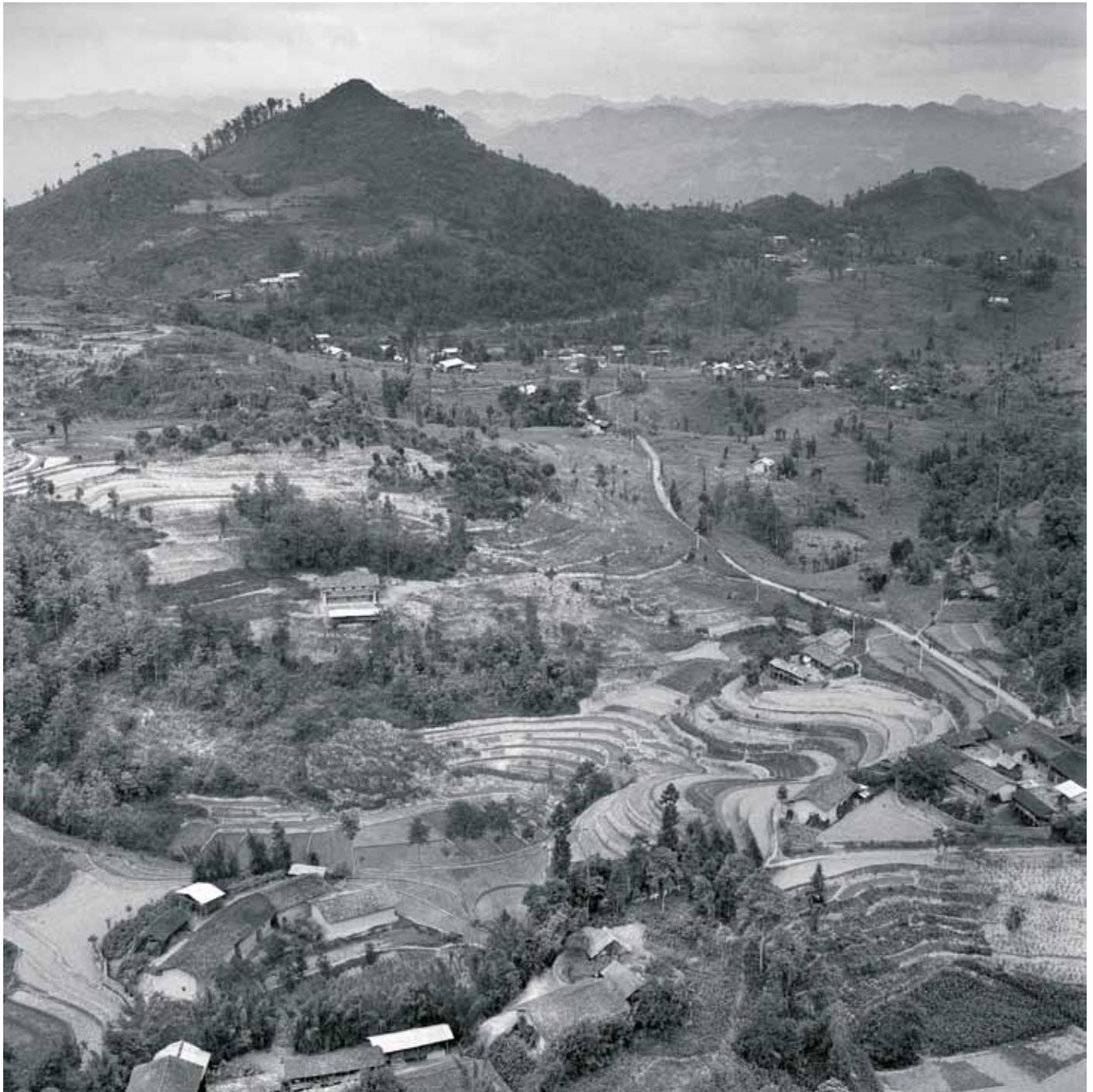
Ta Oi

Kan Tien et Kan Lai, deux sœurs, dans le village de A Roang, en mars 2008.

Co Tu

Rapat Grooc, chef du village A Xang, dans le district de Nam Dong, en mars 2008.





Province de Ha Giang



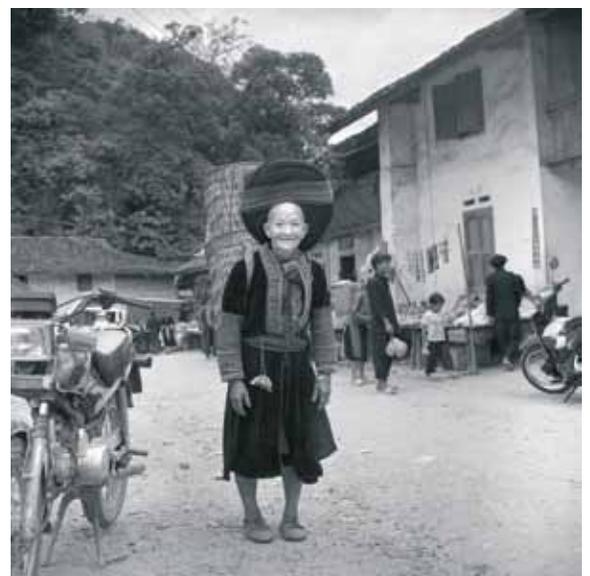
Le village de Long Cu dans le district de Dong Van, en juin 2009. Au premier plan, les rizières, au fond, derrière la montagne, on aperçoit la Chine.

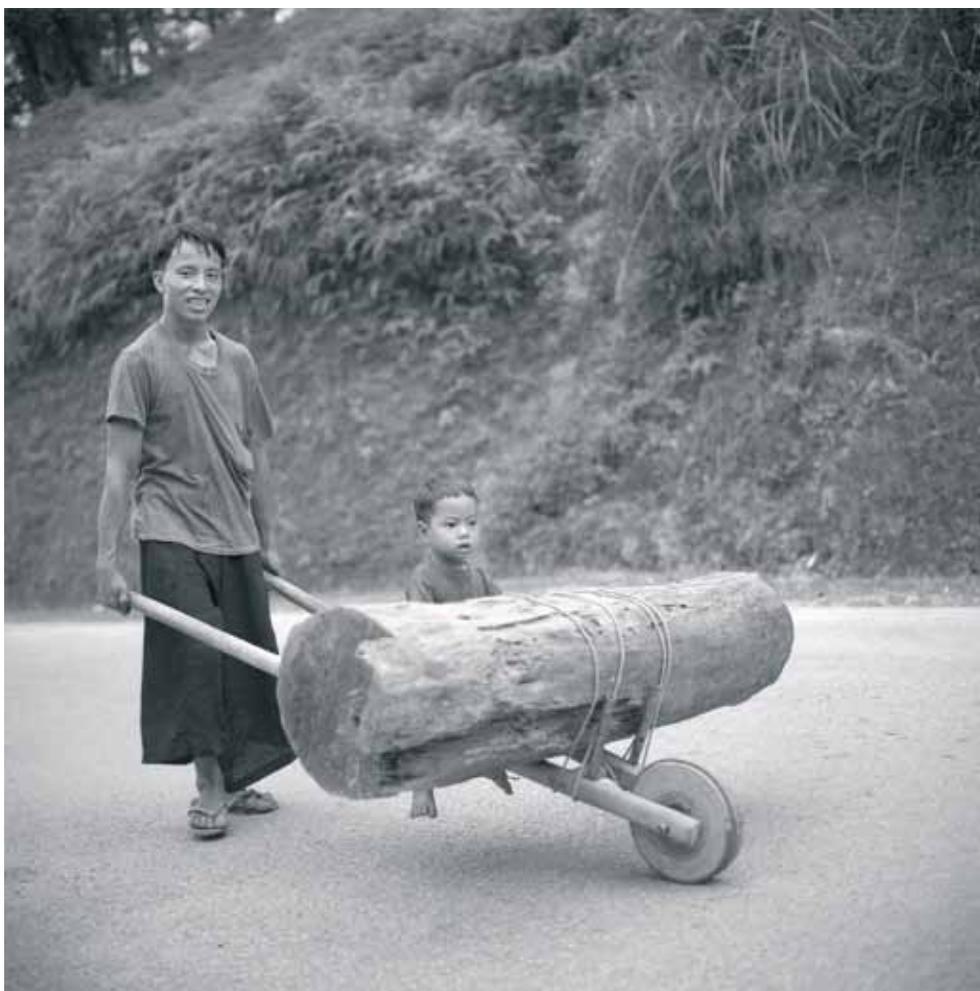
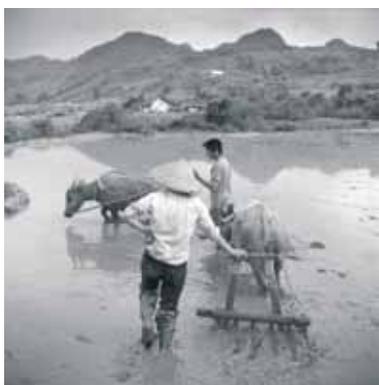
Pu Peo

Giang Thi May, femme de 44 ans dans sa maison à Chung Trai, village de 15 familles, en juin 2009. Pu Peo signifie «ceux qui travaillent dans la rizière».

H'Mong

Vieille femme au marché, sur la route de Ha Giang à Meo Vac, en juin 2009.





Province de Ha Giang

Travail dans la rizière, sur la route de Meo Vac, en juin 2009.

H'Mong

Sur une route du district de Dong Van, un père et son enfant sur la brouette en bois, en juin 2009.

Lo Lo

Une jeune femme et sa mère dans le village de Long Cu, en juin 2009.

Co Lao

Dans le village de SinLung, un couple et ses petits enfants, en juin 2009.



Édouard André

Jardins pour Poitiers

Retour sur la création, en 1893-1894, du jardin baptisé square de la République l'année suivante. De renommée internationale, son architecte paysagiste avait déjà donné un projet pour le jardin anglais de Blossac.

Par **Grégory Vouhé**

Au printemps 1893, le maire de Poitiers chargeait l'horticulteur G. Bruant de savoir si le célèbre architecte paysagiste Édouard André consentirait à dresser un projet de square sur la place du Lycée et quelles seraient ses conditions, ce qui fut accepté pour moitié de ses honoraires habituels en raison des liens d'amitié entre les deux hommes, soit 500 F, sans qu'André ait à s'occuper de la direction des travaux. Après une visite du terrain avec le maire, le paysagiste parisien étudia la question et lui adressa en mai son projet, adopté à l'unanimité par le conseil municipal, ainsi qu'il le rappelle par courrier du 28 décembre 1893. Effectivement, selon un rapport lu à la séance du 5 juin 1893, «*ce plan a paru magnifique à la commission, qui l'a adopté sans réserves*», tout en soulignant qu'il s'agissait de «*faire bien ce que l'on fait*». Lors d'une nouvelle visite d'André en août, le maire le chargeait de diriger l'ouvrage et de se faire représenter sur place par un de ses conducteurs. Comme à son habitude, l'architecte ne fit pas signer d'engagement écrit. Il en résulta un long échange de correspondances avec la nouvelle administration municipale avant qu'un crédit ne soit voté en mai 1899 pour solder ses 1900 F d'honoraires. Primitivement évalués à moins de 12400 F, les travaux s'étaient élevés à près de 25500 F, y compris les 2168 F demandés par André, qui renonça finalement à ses honoraires sur les travaux projetés qui n'avaient pas été exécutés, chalet de nécessité et marché aux fleurs dont on conserve le

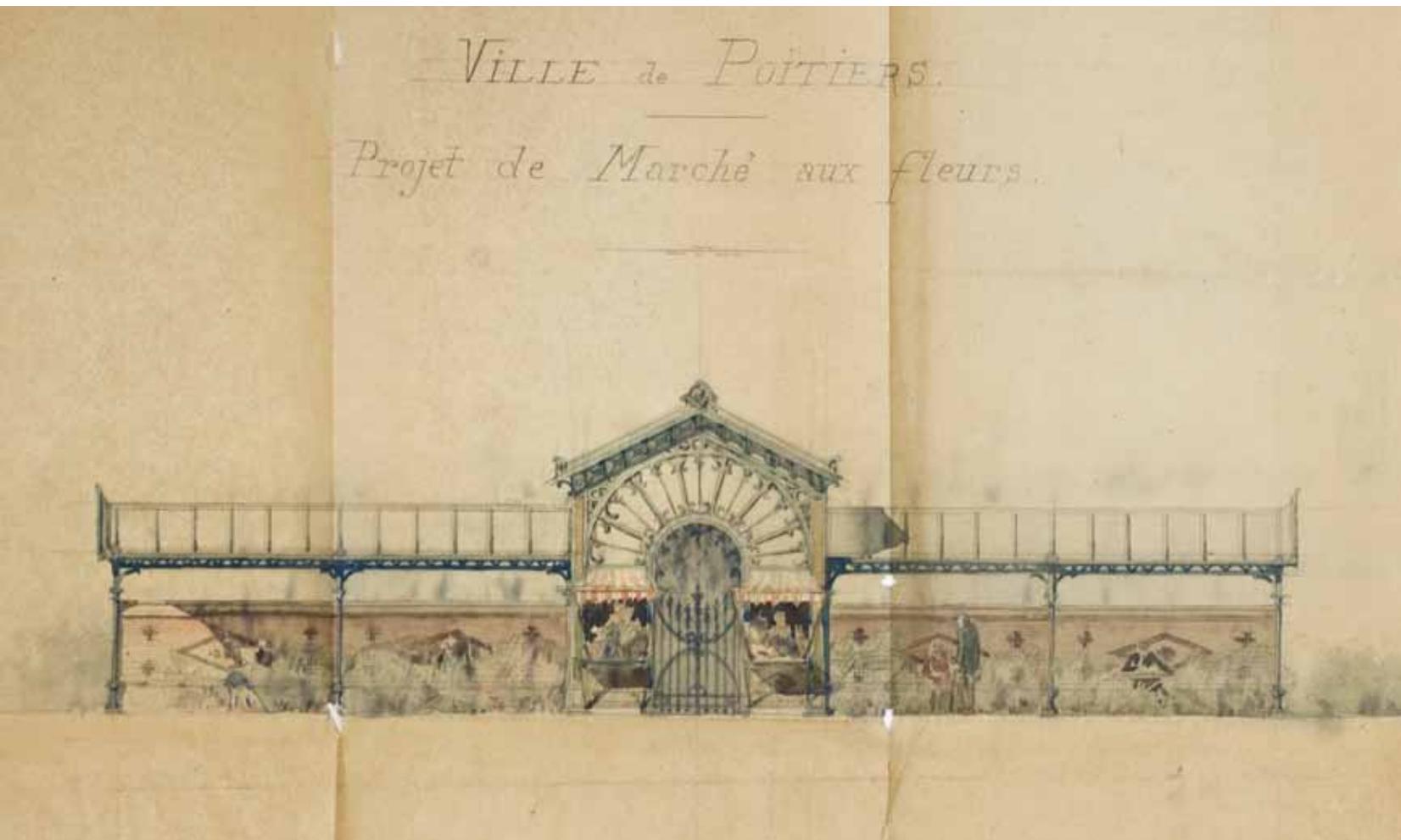
dessin, du 2 août 1894. Comme le rappelait en juin 1893 la commission de la voirie, «*depuis longtemps la municipalité avait pensé à déplacer ce marché qui se tient devant et sur le trottoir du théâtre où il gêne la circulation*» ; les horticulteurs souhaitèrent l'établir dans la partie la plus reculée du square, dont le centre devait être occupé par le monument à la mémoire des morts de 1870-1871, érigé en définitive plus en vue de la rue Magenta¹.

Daté du 1^{er} août 1894, le bordereau des honoraires et débours du paysagiste mentionne les cinq journées passées en septembre 1893 par Koller pour tracés et piquetage, les sept jours de décembre consacrés aux plantations par son chef d'atelier Apoix, le voyage de son piqueur Guizier, et naturellement les visites d'André sur son chantier, les 19 août, 30 septembre, 14-15 octobre, 12-13 novembre et 19 décembre de la même année, soit 491 F que l'on consentait à lui régler avec les 500 F initialement demandés. Le 6 novembre 1895, le conseil avait ainsi jugé qu'André n'avait jamais été officiellement investi de la direction des travaux,

Premier projet pour le square du Lycée, sans nom ni date [ca. mai 1893], archives municipales.



Christian Vignaud - musées de Poitiers



exécutés par des agents du service municipal, sous les ordres des directeurs des travaux et des jardins de la ville. André n'avait-il pas écrit le 13 septembre qu'il rendait hommage au personnel municipal : «*c'est grâce à ce concours qu'un résultat satisfaisant a été acquis*» – sans cependant que sa tâche en ait été diminuée.

SUIVI DES TRAVAUX

Faisant le point sur son activité, l'architecte rappelait au maire en décembre 1898 : «*Pendant tout le temps que durèrent les travaux, j'envoyai les plans, profils, coupes, listes de plantations et autres documents nécessaires, en même temps que j'échangeais avec le conducteur une correspondance des plus suivies concernant les menues questions qui se présentaient journellement ; je me rendis moi-même cinq fois à Poitiers pour surveiller l'avancement des travaux, je correspondis en outre avec le directeur des travaux de la ville [...] pour toutes les constructions élevées d'après mes ordres directs ; enfin je vérifiai et réglai les mémoires des entrepreneurs & je visai leurs certificats de paiement.*» Outre l'installation d'eau et bouches d'arrosage (591 F), le bahut en pierre de la grille (2 898 F), la grille en fer forgé (6 113 F) et sa peinture (280 F), le seuil des portes (53 F), la fourniture d'arbres et arbustes (799 F), de bancs, chaises et arceaux (639 F), le mémoire de l'entrepreneur de la pièce d'eau et des

rochers s'était élevé à 3 140 F selon le bordereau des honoraires d'André. Le 2 avril 1894, traité avait ainsi été passé avec J. Dumilieu, entrepreneur parisien de travaux de rocaille, pour la confection d'un bassin en ciment, de rochers et d'escaliers rustiques, comprenant notamment bancs, roches d'accompagnement et du bassin ; bloc rocher derrière le massif ; un tronc d'arbre ciment et fer et 4 mètres de marches rustiques.

Le maire lui ayant demandé s'il n'y aurait pas lieu de s'en référer à l'arrêté du Conseil des bâtiments civils du 12 pluviôse an VIII qui fixe les honoraires à 5 %, André avait répondu le 13 septembre 1895 : «*Dans bien des cas l'avis du Conseil des bâtiments civils est tombé en désuétude, et j'ai moi-même trouvé plus équitable de fixer au taux réduit et uniforme de 7 % la base de calcul de mes honoraires, en ne demandant à mes clients que le strict remboursement de mes frais de voyage. Ainsi en a-t-il été, par exemple, pour les travaux du Parc de l'Hôtel-de-Ville, à Cognac, qui ont beaucoup d'analogies avec ceux du Square du Lycée à Poitiers.*»

PROJET POUR LE JARDIN ANGLAIS

Et le fameux paysagiste de rappeler son concours désintéressé quant il s'était «*agi de modifier le Jardin du Château d'Eau. L'arrangement de la nouvelle entrée et de ses abords, le remaniement de plusieurs parties*

Projet de Marché aux fleurs d'Édouard André, 2 août 1894 (inédit), archives municipales.

1. «Le square de la République», *L'Actualité* n° 95, p. 45.

2. «Cognac paysagé», *L'Actualité* n° 85, p. 100-101.



Poitiers - Le Square de la République

B. J. C Paris

Végétation luxuriante autour de la pièce d'eau et des rochers artificiels.

du tracé, firent l'objet d'un projet que je fus heureux de remettre, à titre gracieux, à la municipalité» le 1^{er} décembre 1891, «pour être agréable à M. Poirault», directeur des jardins de la ville, selon une annotation marginale. Comme le relève Ardouin-Dumazet en 1898 dans sa description de la promenade de Blossac, les édiles poitevins avaient ainsi «remplacé une partie du parc français par les pelouses, les grottes, les cascades, les ponts rustiques d'un jardin anglais³» en vis-à-vis du château d'eau élevé en 1887. Contrairement à ce que l'on prétend généralement, ce jardin ne date donc pas du début du XX^e siècle, et l'arrivée à Poitiers des fontes d'art d'Antoine Durenne qui l'ornent toujours est bien antérieure à 1899.

C'est ainsi à l'occasion de l'exposition horticole de 1887 qu'était adopté, le 28 janvier, un projet de jardin permanent : «Un homme dont la compétence en pareille matière est indiscutable, M. E. André, consulté sur la question, a émis un avis favorable à la création d'un jardin anglais définitif à Blossac et déclaré que placé entre le château d'eau actuel et l'allée latérale aboutissant au bassin, il n'altérerait en rien les lignes du parc.» Le 30 novembre, l'acquisition, moyennant 1 200 F, des quatre petits groupes d'enfants exposés dans le jardin de l'exposition horticole de Blossac était jugée trop onéreuse. Après négociation de conditions plus favorables, 900 F furent votés le 20 mars 1888 «pour acheter les groupes statuaires provenant de la maison Durenne qui ornent le nouveau jardin de Blossac».

Concernant notamment la nouvelle entrée du jardin, le projet donné par André en décembre 1891 doit pour sa part être mis en relation avec la création d'une grille face au château d'eau. Forestier, son architecte, en avait conçu le dessin, adopté le 24 février 1890. Avec plus ou moins de succès, la ville avait ainsi cherché à embellir les abords de l'édifice : tandis que l'État classait sans suite la demande d'attribution d'une statue ou d'un groupe pour la décoration du château d'eau⁴, l'entrepreneur de serrurerie Dureims réalisait cette grille, dont le paiement faisait l'objet d'une requête présentée au conseil le 15 décembre 1891. Au même moment, Édouard André recevait au nom de la municipalité des remerciements adressés par Arren, alors premier adjoint, le même qui, devenu maire, chargeait le paysagiste du projet de square de la République. ■

Fronton de la grille du jardin anglais du parc de Blossac.



J.-L. T.

3. «Promenades poitevines & littéraires», *ibid.*, p. 98-99.
4. Archives nationales, F/21/4412, dossier 55.

HYPOGÉE DES DUNES

Un jardin centenaire

Le samedi 22 juin 1912, un buste du Père de La Croix était inauguré dans le jardin nouvellement planté de l'hypogée des Dunes à Poitiers, en présence d'un représentant du roi des Belges, de plusieurs membres de l'Institut et du directeur de la Société française d'archéologie. Un an plus tôt, 15 juin 1911, le président des Antiquaires de l'Ouest réunissait une commission en vue d'ériger ce monument à la mémoire de l'archéologue, qui s'était éteint le 13 avril. Dès la séance suivante, le 24 juin, le terrain qui fait face à l'hypogée était désigné comme l'emplacement le plus convenable à ce projet, le Père de La Croix, qui avait découvert et fouillé le site, ayant de longue

date souhaité y être inhumé. Premier Grand Prix de sculpture en 1893, Aimé Octobre¹, qui avait connu l'archéologue du temps où il avait fait son service militaire à Poitiers, s'était déjà offert pour modeler son buste à titre gracieux.

ESTIMANT QUE 3000 F SUFFIRAIENT POUR MENER À BIEN L'ENTREPRISE, la société décide alors de lancer une souscription pour payer le socle ainsi que l'aménagement du jardin. Annoncé dans toute la France par voie de presse, le projet avait été rédigé dans les premiers jours de juillet : sur le modèle des célèbres Alyscamps d'Arles², une large

allée plantée d'arbres verts et meublée de tombeaux antiques exhumés du sol voisin devait rappeler l'antique et très importante nécropole des Dunes. Installé face à l'hypogée, le monument prendrait place au centre d'un vaste hémicycle, d'où la vue s'étendait sur Poitiers. Le 3 octobre, il est décidé qu'une somme de 1000 F sera notamment employée aux travaux de terrassement du jardin, tandis que Brun, architecte des Monuments historiques, est chargé d'en dresser les plan et devis, présentés à la séance du 19. Proposés le 7 décembre de la part du comte de Beauchamp, propriétaire du château de Saint-Julien-l'Ars, des cyprès bleus d'Arizona sont acceptés avec reconnaissance par la société. Ce sont toutefois des cèdres bleus de l'Atlas qui furent plantés dans les premiers mois de 1912 sur un second rang en retrait de l'allée bordée d'ifs.

EN AVRIL, LE MINISTRE DE LA GUERRE AVAIT ABANDONNÉ À LA SOCIÉTÉ QUATRE SARCOPHAGES du parc à fourrages voisin, destinés à être placés entre ces arbres, si bien qu'en juin le président put recevoir les invités «en leur faisant les honneurs du jardin récemment créé autour de l'hypogée, parc et musée funéraire à la fois». Le sculpteur avait envoyé en mai les plans du socle à tailler en pierre de Lavoux, sur lequel le nom de l'archéologue devait être gravé en lettres mérovingiennes au-dessus d'une reproduction de la croix de Challans, publiée par le Père de La Croix dans le bulletin de 1909. Unanimement salué lors de l'inauguration, le buste avait fait l'objet des soins les plus attentifs. L'ayant modelé d'après un cliché de Thiolliet, Aimé Octobre invita le président des Antiquaires de l'Ouest à venir le voir à son atelier avant de procéder au moulage. Avec les arbres centenaires du remarquable jardin archéologique conçu autour de l'hypogée, le monument à la mémoire de son découvreur augmente encore l'intérêt de ce site d'exception.

Grégory Vouhé

1. Auteur l'année suivante du décor de l'hôtel des Postes : *L'Actualité* n° 94, p. 20-23.

2. La sépulture de saint Genest et l'inhumation des premiers évêques d'Arles dans une chapelle donnèrent à ce cimetière une importance majeure à l'époque paléochrétienne – à laquelle appartient l'hypogée poitevin.

Commandée par la Conservation régionale des Monuments historiques, cette étude doit paraître *in extenso* dans la *Revue historique du Centre-Ouest*.

Aimé Octobre, monument à la mémoire du Père de La Croix, 1912. Photographie de Jules Robuchon.



PARCOURS CHARENTAIS

Le patrimoine redessiné

Pour évoquer en images les sites archéologiques et historiques de son territoire, le Conseil général de la Charente fait appel à la créativité des auteurs de bande dessinée.

Thierry Groensteen le souligne dans un article* voué au Genevois Rodolphe Töpffer (1799-1846), considéré comme l'initiateur de la bande dessinée : «Des chercheurs, animés d'abord par le souci de légitimer un art réputé mineur, ont voulu la faire remonter aux peintures rupestres.» «Cette thèse, ajoute le théoricien et spécialiste mondial du 9^e art, a pour vice majeur de dissoudre les spécificités de la bande dessinée dans l'histoire générale de la représentation ; c'est confondre un média moderne avec la tradition millénaire de l'expression par l'image.»

Sans donc invoquer une filiation hasardeuse, la Charente dont les flancs abritent des grottes ou abris ornés du paléolithique

et la surface, de nombreux auteurs de bande dessinée, a choisi de juxtaposer art séquentiel et séquences du passé. Invités par le Conseil général de la Charente à s'inspirer des sites archéologiques et historiques locaux les plus remarquables, des artistes ont réalisé de courts récits graphiques en une planche. S'y mêlent, en couleur, des imaginaires foisonnants et la rigueur de la science.

CARTE BLANCHE AUX ARTISTES.

«L'objectif est d'offrir aux visiteurs un autre regard sur le patrimoine, un regard artistique. Les auteurs ont eu carte blanche et ont eux-mêmes sélectionné le site sur lequel ils souhaitaient travailler», explique Isabelle Roy, directrice du patrimoine au Conseil général. Dans le département de l'image, cette alliance vertueuse entre héritage et création contemporaine devrait s'étendre au fil du temps. Isabelle Dethan

a donné sa préférence à la villa gallo-romaine d'Embourie, près de Villefagnan. L'auteur des *Terres d'Horus* a dessiné la vie d'une femme mariée sans amour à un notable, belle captive en sa demeure : «Je me suis prêtée à ce jeu pour le plaisir de voir se rebâtir une villa, elle aurait pu être comme cela. Il s'agit d'une évocation et non d'une reconstitution, on dispose de peu de données», dit-elle en soulignant la part offerte à l'imaginaire. Comme ses compagnons artistes, Isabelle Dethan a intégré à sa fiction tout le matériau archéologique ou historique disponible. Ainsi les fragments de fresques qui font la renommée du site l'ont, par leur facture et leur thème, informée sur la richesse et les possibles us du maître des lieux. Les étapes connues de la construction l'ont guidée dans le choix des décors... Nathalie Ferlut a choisi l'église souterraine d'Aubeterre-sur-Dronne, Fabrice Neaud, l'abbatiale de Saint-Amant-de-Boixe. Le théâtre gallo-romain des Bouchauds, Nanteuil-en-Vallée et son abbaye bénédictine ont respectivement inspiré Julien Maffre et Jean-Luc Loyer.

CHEZ LES GALLO-ROMAINS. Cécile Chicault a élu les thermes antiques de Chassenon. La créatrice de *Zélie* a imaginé son récit en s'inspirant d'une bulla en or exhumée du site gallo-romain. Le pendentif protecteur – qu'arboraient les jeunes garçons romains avant de revêtir la toge virile – aurait été perdu par un enfant qui fréquentait l'une des piscines extérieures. «J'ai bâti mon histoire en essayant de rester le plus près possible de la découverte, explique-t-elle, touchée par la force évocatrice et symbolique de l'objet. On est proche des personnes, de leur quotidien. Des gens ont vécu là, des parents ont protégé leurs enfants... Je me suis attachée à raconter une histoire de transmission.» À Marillac-le-Franc, où le site des Pradelles a révélé des vestiges néandertaliens, et à Angeac-Charente, dont les carrières abritent l'exceptionnel gisement à dinosaures mis au jour en 2010, les croquis et illustrations de Mazan accompagneront des campagnes de fouilles accessibles aux visiteurs. Historiques, humoristiques, poétiques... Les planches de bande dessinée et autres images seront présentées dès cet été dans leur site d'attache, et donneront, pour certaines, à imaginer ce que le temps a effacé.

Astrid Deroost

1. *Töpffer scénariste*, par Thierry Groensteen, www.editionsdelan2.com/groensteen séquences 2.

Cécile Chicault - Conseil général de la Charente



La vie dans les thermes antiques de Chassenon, vue par Cécile Chicault.

GUILLAUME GILLET À ROYAN

Pour célébrer le centenaire du bâtisseur de l'église Notre-Dame de Royan, Guillaume Gillet (1912-1987), le musée de la ville retrace le parcours de cet architecte des Trente Glorieuses qui réalisa des prouesses en béton. Une exposition conçue par la Cité de l'architecture et du patrimoine, à voir jusqu'au 21 juin. Tél. 50 46 38 85 96

DAVID KRAMER À ANGOULÊME

La première exposition monographique en France de David Kramer est à découvrir grâce à l'École européenne supérieure de l'image, qui lui a décerné son prix 2012, et à la Cité internationale de la BD à Angoulême jusqu'au 8 mai. Le dessin occupe une place centrale dans l'œuvre de cet artiste américain. www.citebd.org

OSAMU TEZUKA / FLBLB

Alabaster, manga en voie d'extinction

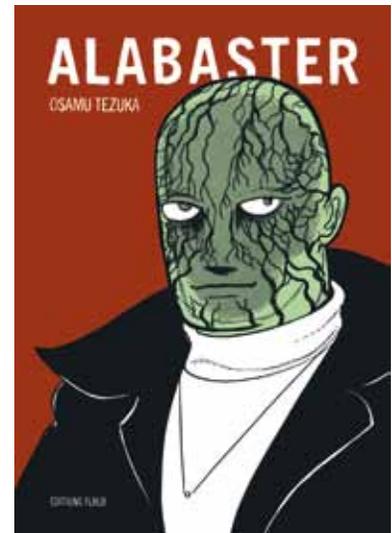
Tour à tour fantastique, humoristique et effrayante, *Alabaster* d'Osamu Tezuka est une œuvre singulière. Tout au long des 488 pages, se mêlent des personnages tourmentés et une histoire en perpétuel rebondissement. Retour sur un auteur et un manga profondément humaniste.

Osamu Tezuka est un dessinateur à multiples facettes. Admirateur de science-fiction, d'histoire et de littérature fantastique, il insuffle dans ses vignettes une part cachée de sa personnalité. Ses œuvres se veulent porteuses d'un message d'espoir, de respect et d'optimisme. Une nouvelle forme de manga voit le jour avec lui, plus engagée, en phase avec l'actualité. Souvent critique envers la société de son temps, il s'évertue à mettre son style au service de ses convictions pacifiques et humanistes. Parfois décalé, parfois acerbe, l'humour qu'il injecte transparait dans les traits de ses personnages. Son dessin très volatile mais maîtrisé s'apparente à celui d'un caricaturiste. Dans ses planches, les formes gracieuses et généreuses reflètent un monde enfantin et naïf, inspiré de Disney. La caractéristique des «grands yeux» cher au mangaka est d'ailleurs emprunté au studio d'animation.

Alabaster d'Osamu Tezuka, traduit du japonais par Jacques Laloz et Rodolphe Massé, Flblb, 488 p., 20 €. Du même auteur chez Flblb : *Debout l'humanité !*, 432 p., 18 €

De Astro boy au roi Léo en passant par Black Jack, Osamu Tezuka a enfanté une large palette de héros emblématiques d'une génération. Moderne dans son approche artistique, il confère à ses créations une pensée réflexive doublée d'une remise en question personnelle. Renouvelant le récit d'un manga traditionnel, il nous offre des histoires alambiquées où se côtoient les profils psychologiques les plus divers. Ses scénarios font évoluer le plus souvent des personnages tiraillés entre le bien et le mal en quête d'une vérité ou motivés par la vengeance. Osamu Tezuka questionne en permanence les mœurs de la société et la valeur de l'homme au sein de celle-ci. Il inspire avec son manga *Alabaster* une nouvelle lignée de dessinateurs, en dialogue avec le monde de la psychologie humaine. Naoki Urasawa et Yoshihiro Tatsumi se revendiquent directement de lui.

UN MANGA RÉFLEXIF. Récemment publié par l'éditeur poitevin Flblb, *Alabaster* raconte l'histoire d'un athlète noir-américain célèbre, fortuné et beau, qui s'éprend d'une journaliste blanche. Mais celle-ci le repousse violemment du fait de sa couleur de peau. Atteint dans sa dignité, Alabaster réagit avec virulence et



se fait arrêter. Condamné sévèrement, il écope de cinq années de prison pendant lesquelles il va développer une profonde aversion pour l'esthétique des choses et l'être humain. Sa rencontre avec un scientifique en cellule va l'amener à se tourner vers la science de l'invisible. Dès lors l'homme n'est plus motivé que par un but vindicatif : supprimer toute forme de beauté dans le monde. Avec *Alabaster*, Osamu Tezuka réinvente le statut du méchant torturé et rejeté par la société. Le propos de l'auteur est avant tout motivé par une réflexion sur la complexité de la personnalité humaine. Les thèmes du racisme, des innovations scientifiques et de l'esthétisme viendront illustrer le message du mangaka. *Alabaster* fait partie de ces mangas qui possèdent une véritable âme, à l'image de son dessinateur.

Aurélien Moreau

ALEXANDRA POUZET

Nature humaine

Aux amateurs de livres et d'estampes, bien des photographies d'Alexandra Pouzet rappelleront irrésistiblement les recueils de curiosités des siècles passés. Mémé culturiste à la poitrine surgonflée, obèse fière de son corps, jumelles sur canapé, jeune bacchante masquée, chien neurasthénique à l'arrêt dans une voiture,



et tant d'autres : on est bien là, à l'échelle de l'an 2012 et de la richesse infinie de ses marges comme de ses rêves, en présence des monstres et des prodiges chers à Ambroise Paré et Pierre Boaistuau, ou des excentriques de tout poil recensés par Champfleury et Charles Yriarte. Autant dire que cette exposition se signale par une véritable unité, qui n'est du reste pas simplement thématique. Loin de tout voyeurisme, un vif sentiment de fraternité envers toutes les composantes de la famille humaine, dont il faut chercher l'origine dans le regard de l'artiste et la confiance des modèles, irrigue ces photographies. Humaine nature !

Jean-Paul Bouchon

Les photographies d'Alexandra Pouzet ont été présentées à la galerie Louise-Michel de la ville de Poitiers (Ateliers d'artistes - création en résidence) du 17 février au 1^{er} avril.



BART O'POIL

«Alors, je m'appelle Bart O'Poil, j'ai 42 ans et... je fais des bons films pornos, enfin j'essaye.» Dans *Bart O'Poil en tournage*, BD publiée par Flblb, Grégory Jarry et Otto T. rencontrent un réalisateur de films pornos engagé. Le scénario, monté de toute pièce, prend le lecteur au piège. S'il a la curiosité de consulter le site internet évoqué, surprise ! Impossible de passer la page d'accueil : il n'aura jamais l'âge minimum requis !



MUSÉE DE L'ÎLE D'OLÉRON

[R]évolution littorale

Dans la nuit du 27 au 28 février 2010, la tempête Xynthia dévastait une partie de la côte de l'île d'Oléron, laissant derrière elle des habitants traumatisés. Un retour sur l'histoire du rivage est nécessaire pour comprendre la catastrophe, car les habitants avaient oublié le risque lié à la mer. Pendant des siècles, les Oléronais ont vécu au cœur de l'île. La colonisation du littoral fut amenée par le développement du tourisme. Les habitants prirent doucement conscience des transformations de la côte et les techniques se sont multipliées pour enrayer l'érosion littorale. Le danger sur les côtes fut progressivement ignoré jusqu'à Xynthia. Aurait-on oublié la puissance de la mer ? Oui, mais les historiens ont pu démontrer que de tels événements s'étaient déjà produits, souvent sans conséquences aussi dramatiques. Il faut donc maintenant changer les pratiques et «révolutionner» le littoral, avec davantage de prudence et d'humilité.

Dans ce contexte, le musée de l'île d'Oléron revient sur la conquête littorale et les techniques historiques de protection marine. Dans cette exposition didactique et bien scénographiée – *[R]évolution littorale* –, une table interactive permet au visiteur d'enfiler le costume d'aménageur pour réfléchir à l'implantation d'une

infrastructure à proximité du rivage. L'ouvrage publié à cette occasion propose de *comprendre l'évolution des paysages du littoral*. C'est un travail collectif de différents acteurs de l'Office national des forêts, des Archives départementales de la Charente-Maritime, des universités de La Rochelle et de Poitiers. On y retrouve l'historien Thierry Sauzeau qui avait déjà attiré l'attention sur la perte de mémoire liée au risque¹ et qui décrit ici la construction des marais du sud-est de l'île. Les onze auteurs décortiquent tous les aspects du littoral, notamment la formation des dunes – datant de 3 000 à 5 000 ans –, leur gestion actuelle face à l'augmentation des tempêtes, le façonnement des marais par les activités humaines comme la saliculture et l'ostréiculture, la biodiversité, le regard des peintres...

LA PERCEPTION DES RISQUES LIÉS À

LA MER y est définie par Émilie Néron, étudiante en Sciences pour l'Environnement à l'Université de La Rochelle, «comme le fruit d'une opération mentale dans laquelle l'individu fait [...] une double estimation : de gravité et de puissance». Mais cette perception, liée à des connaissances et des souvenirs imprécis, devient une notion abstraite qui dépend de chaque

individu. Les habitants de l'île connaissent le risque de submersion et identifient les zones à risque. C'est l'érosion, due à la pénurie sédimentaire, qui est sous-estimée. Virginie Duvat, géographe, explique que le développement du tourisme dans les années 1960 s'est effectué trop près des plages. Le recul du trait de côte a mis en danger ces constructions et a forcé les autorités à réaliser des dispositifs de défense contre la mer, comme des murs et des digues de protection. Mais ces ouvrages accroissent l'érosion car les vagues se cassent brutalement dessus et creusent le pied des édifices, détruisant les plages. Les auteurs conseillent pour l'avenir d'apprivoiser la côte plutôt que de tenter de la soumettre.

Elsa Dorey

Exposition au musée de l'île d'Oléron, à Saint-Pierre-d'Oléron, jusqu'au 7 octobre. Tél. 05 46 75 05 16

[R]évolution littorale, ouvrage collectif, 112 p., 22 €

1. Dossier Xynthia dans le spécial Mer de *L'Actualité Poitou-Charentes* (n° 89, juillet 2010), avec notamment Thierry Sauzeau (Université de Poitiers) et les chercheurs du laboratoire Littoral, environnement et société (Université de La Rochelle / CNRS).

ESPACE MENDÈS FRANCE

Enquête de nos origines

« Il est vraisemblable que nos plus anciens précurseurs aient vécu sur le continent africain plutôt qu'ailleurs », projetait Darwin en 1871. Toumaï, le



J.-L. T.

plus ancien préhumain découvert par l'équipe de Michel Brunet de l'Iphep (Institut international de paléoprimatologie paléontologie humaine : évolution et paléoenvironnements), vivait au Tchad il y a 7 millions d'années et semble confirmer ses dires. À son tour, Michel Brunet expliquait lors de l'inauguration de l'exposition *Enquête de nos origines* de l'Espace Mendès France, que « Toumaï semble être assez près de la dernière dichotomie avec les chimpanzés ».

Afin de mettre un visage sur un nom, une reconstitution de ce à quoi Toumaï devait ressembler, réalisée par Elisabeth Daynès, est en vitrine à l'entrée. L'exposition est l'occasion de revenir sur ce que l'on sait... ou pas sur l'origine de l'homme, de « mettre en scène le doute », comme l'explique le chercheur. Par exemple, des études sont venues contester la thèse selon laquelle les préhumains vivaient dans une savane. Ceci grâce à l'observation des teneurs en isotopes de carbone stockés dans l'émail des dents, qui varient selon l'environnement habité. Le visiteur découvre ainsi que les premiers ancêtres de l'homme ont plutôt évolué dans une forêt clairsemée.

Les plus anciennes traces humaines en Europe, quant à elles, datent d'il y a 1,3 million d'années. Les populations s'y installent durablement entre - 400 000 et - 250 000 ans. L'homme de Néanderthal a disparu il y a 28 000 ans. Longtemps les paléontologues considéraient que seul Cro-Magnon avait survécu. Mais en 2003, les restes d'un individu d'un mètre de haut ont été découverts en Indonésie, dans l'île où vécut cet « homme de Florès ». Il se serait éteint il y a 12 000 ans seulement ! À voir aussi dans l'exposition, l'évolution de la dentition qui différencie les hominidés des grands singes, les nouvelles techniques d'analyses comme la microtomographie, le séquençage de l'ADN de l'homme de Néanderthal, la naissance de l'homme moderne et les métiers de la paléontologie, cette science en plein bouleversement.

Elsa Dorey

Exposition jusqu'au 27 janvier 2013.

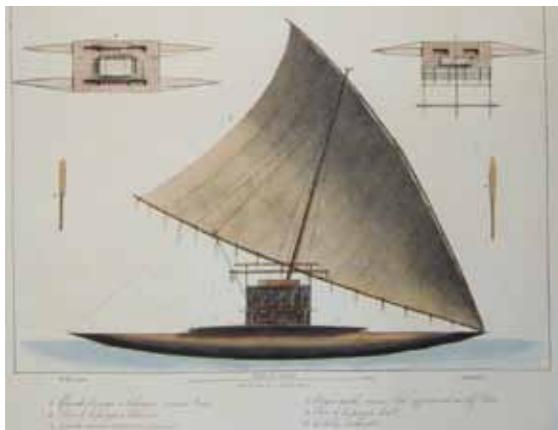
Le buste de Toumaï derrière sa vitrine à l'EMF. Pour en savoir plus sur Abel, Toumaï, Michel Brunet et les travaux de l'Iphep, consulter notre site d'archives : <http://actualité-poitou-charentes.info>

CENTRE INTERNATIONAL DE LA MER

La promesse d'une île

Les populations du Pacifique ne possédaient ni boussole ni sextant. Les marins et leur famille ont pourtant colonisé, sur plusieurs milliers d'années, les îles habitables du plus grand océan du monde. La nouvelle exposition du Centre international de la Mer, à la Corderie royale de Rochefort, propose au visiteur

Pirogue à balancier de haute mer, médiathèque de Rochefort.



de participer à cette épopée maritime pour comprendre comment les migrants se repéraient dans l'océan. Très peu de textes dans cette exposition, conformément à la culture polynésienne où les connaissances se transmettent par oral au moyen de chants et de discours.

C'est donc Moana, un jeune Polynésien, qui guide le visiteur au fil des salles. Il prépare le voyage, à commencer par la construction de la pirogue en bois, dont certains modèles – les pirogues doubles présentées sous forme de maquette – rappellent nos catamarans actuels. Puis vient l'heure du départ pour une traversée qui dure parfois plusieurs semaines avec à bord provisions et matériel mais aussi animaux domestiques et plantes. Moana doit se diriger grâce aux étoiles et savoir lire les signes annonciateurs d'une île – les formations nuageuses, les odeurs, la houle. Avec de petits jeux, il invite le visiteur à faire de même jusqu'à atteindre la terre promise. **E. D.**

Exposition à la Corderie royale de Rochefort jusqu'en décembre 2013.



Conque d'appel, pu toka, îles Marquises, musée des Beaux-Arts de Dunkerque.

MÉTIERS PORTUAIRES

Sébastien Husté photographie les ports de l'Atlantique. À La Rochelle, il s'est focalisé sur trois métiers portuaires : le pilotage, le lamanage et le remorquage. Des images à découvrir au Musée maritime, à bord du *France 1*, jusqu'au 15 juillet.

100 jours pour voir la politique autrement

Le projet 100 jours est une idée originale née à Poitiers au moment des élections présidentielles de 2007 et réitérée en 2012. Jugeant le débat politique actuel au ras des pâquerettes, le collectif 100 jours présente sur son site «un autre rapport à l'individu, à l'esthétique, à l'actualité, un autre rapport à l'Autre». Durant les 100 jours précédant le second tour des élections, le 6 mai, ils alimentent le site de courts documentaires engagés, à raison d'un par jour. Le court métrage +7, c'est-à-dire diffusé le 2 février 2012, illustre cette volonté de réaliser

des documentaires alternatifs. Reportage réalisé à partir d'images de jeu vidéo aux ambiances inquiétantes, dans lequel le réalisateur, Damien Dedieu, interviewe les avatars de joueurs rassemblés au sein d'une Team. En voix off pourtant, ce sont de véritables individus qui décrivent une lutte de pouvoir sans merci, comprenant l'élaboration de stratégies, la séduction des leaders et l'organisation d'un putsch. Comme dans un groupe clandestin. Le malaise s'installe : est-ce bien un jeu ? 100jours2012.org

RAISONS D'AGIR

La 7^e édition du festival Raisons d'agir à Poitiers est centrée sur la démocratie. Du 11 au 14 avril, chercheurs, artistes, militants, étudiants, citoyens sont invités à échanger sur la question. Ne pas rater le 11, 21 h à l'EMF, l'intervention de l'économiste Samir Amin aux côtés de José Luis Pestaña, sociologue et philosophe suite à la projection du film *De la place Tahrir à la puerta del sol : la démocratie à l'épreuve de l'audace populaire*.

Vjing au Lieu multiple

Le Vjing c'est l'art de mixer des flux d'images en direct, une pratique née avec l'émergence de la scène techno dans les années 1990. Vision'R, le festival collaboratif nomade des réseaux VJ, revient au Lieu multiple pour une performance dans le planétarium de l'Espace Mendès France le 2 juin (21 h), en présence de Laurent Carlier, directeur artistique du festival. Auparavant, le Lieu multiple propose une lecture acousmatique de la C^{ie} L'écrit du son, le 18 avril (21 h). Le spectateur est immergé dans les sons et dans les couleurs. Le 11 mai (21 h), rencontre inédite de Mika Vainio, fondateur du groupe de musique électronique expérimentale Pan Sonic, et de Franck Vigroux, improvisateur-performeur.

Performance de Vision'R.

<http://lieumultiple.org>



bulletin d'abonnement



Pour recevoir chez vous L'Actualité, plus les numéros hors série, retournez ce bon à : L'Actualité - Service abonnements - BP 23 - 86190 Vouillé Tél. 05 49 51 56 00

- Je désire souscrire un abonnement d'un an à L'Actualité au prix de 22 € (étranger 35 €)
- Je désire souscrire un abonnement de deux ans à L'Actualité au prix de 40 € (étranger 55 €)
- Je vous adresse ci-joint mon règlement à l'ordre de L'Actualité

Veuillez servir cet abonnement à :

M. Mme Mlle _____ Prénom _____
 Adresse _____
 Code postal _____ Ville _____

Yves Baron

Les
plantes sauvages
& leurs milieux

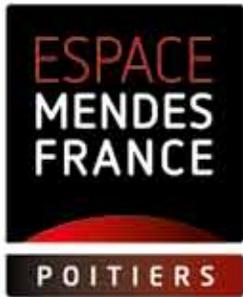
en Poitou-Charentes



ATLANTIQUE
ÉDITIONS DE L'ACTUALITÉ SCIENTIFIQUE
POITOU-CHARENTES

Atlantique
Éditions de L'Actualité scientifique Poitou-Charentes
CCSTI Espace Mendès France
1 place de la Cathédrale – BP 80964 – 86038 Poitiers cedex
tél : 05 49 50 33 08 – fax : 05 49 41 38 56
contact@editionsatlantique.com

Diffusion : **Geste**
Centre routier – 11 rue Norman-Borlaug –
79260 La Crèche
tél : 05 49 05 83 50 – fax : 05 49 05 83 52
contact@gesteditions.com



Du 27 mars 2012 au 27 janvier 2013
EXPOSITION
CONFÉRENCES - ANIMATIONS
+ d'infos sur maison-des-sciences.org



(EN)QUÊTE
de nos
ORIGINES



1,80 m
1,70 m
1,60 m
1,50 m
1,40 m
1,30 m
1,20 m
1,10 m
1,00 m

